

choisir

revue culturelle
n° 602 – février 2010

(Des voix
dans le désert



*Les yeux que j'ai trouvés les plus doux,
les sourires qui m'ont le plus consolé,
les êtres qui m'ont le plus ravi,
tout cela n'était qu'un peu de ta beauté,
que tu te plaisais à me faire voir,
pour qu'en la voyant je me dise :
Cela vient de Dieu.*

(...)

*Mon Dieu, que tu es bon de m'avoir montré
ta beauté dans les créatures !*

Charles de Foucauld



choisir

n° 602 - février 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Michel Gounot/GODONG,
Timimoun (Algérie)

p. 7 : Alessia Giuliani/ CPP/CIRIC

p. 12 : Félix Dubois, Archives du département
des Deux-Sèvres à Niort

p. 18 : Jacques Berset/APIC

p. 21 : Damien Boilley

p. 30 : Les films du Losange

p. 34 : Marc Vanappelghem

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La force du réseau <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	5
Spiritualité	8
La critique : art de l'amitié <i>par Alain Decorzant</i>	
Spiritualité	9
Aujourd'hui Charles de Foucauld <i>par Pierre Sourisseau</i>	
Bible	14
La justice au cœur de la foi <i>par Jean-Michel Poffet</i>	
Religions	18
Chrétiens en Algérie. <i>Un entretien entre Jacques Berset et Mgr Ghaleb Bader</i>	
Religions	20
Crispation religieuse en Algérie <i>par Pierre Desorgues</i>	
Politique	23
La question kabyle. <i>Un entretien entre Pierre Desorgues et Karima Dirèche</i>	
Société	24
Un commerce juste <i>par Jean-Claude Huot</i>	
Société	25
L'économie sociale et solidaire. Une troisième voie <i>par Christophe Dunand</i>	
Cinéma	29
L'esprit des lieux <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	32
Grandes et petites vertus <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	35
Un prophète du passé. Georges Darien <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	38
L'humanisation de Dieu <i>par Philibert Secretan</i>	
Chronique	44
Le pire et le meilleur <i>par Gladys Théodoloz</i>	

La force du réseau

Le séisme de Haïti est la plus grave catastrophe naturelle à laquelle les Nations Unies ont eu à faire face du fait de la disparition de la structure gouvernementale du pays, a estimé le secrétaire général de l'ONU Ban Ki-moon, le 17 janvier. La plupart d'entre nous ont été glacés par le cataclysme qui s'est abattu sur Port-au-Prince. La force des images a touché le monde, nous laissant dans un premier temps hébétés, révoltés, angoissés. Plongés subitement nous aussi dans cette réalité si cruelle de la mort. Tous ceux qui ont connu la douleur d'un deuil (séparation, chômage, exil, décès d'un proche...) ont ressenti dans leur ventre les cris de désespoir d'orphelins et sur leurs épaules le poids des maisons écrasées. Devant nos écrans, nos journaux, l'impuissance de notre condition humaine nous a pour un temps broyés. Comment les Haïtiens vont-ils survivre, reconstruire leur ville sans gouvernement ? Et surtout, comment pourront-ils se remettre de leur douleur, se relever ?

Très vite une lumière a surgi. L'aide internationale a été lancée, réveillant en nous, frères et sœurs des Haïtiens, le désir d'agir, pour sauver d'abord, pour aller au plus urgent, puis pour reconstruire. Il y a là le secret de la force de la vie (avec une majuscule pour nous autres, chrétiens).¹ De tout temps, l'homme a été habité par cette énergie puissante qui le pousse à quitter un pays pour chercher une terre plus hospitalière, à reconstruire sa maison détruite par un tremblement de terre ou un bulldozer, à procréer malgré sa misère et les catastrophes climatiques prophétisées, à inventer de nouvelles technologies... Et surtout, à écouter les autres pour apprendre. Mystérieux instinct de vie, sans lequel nous ne serions plus.

Ce désir de mouvement a son revers : l'appel à avancer peut se confondre avec la soif de pouvoir ou avec une hyper-activité non fructueuse. La lucidité n'est pas évidente ! Comment nous y retrouver ? Le Christ a clairement ouvert la voie. La compassion, la justice, l'humilité, il les a prêchées, mais surtout il les a mises en pratique. « Le pauvre est au cœur de la prédication de Jésus, et plus profondément encore au cœur de l'Incarnation », rappelle dans cette édition Jean-Michel Poffet.² Et la justice est au cœur de la foi : les prophètes de

L'Ancien Testament le proclamaient déjà. Aussi Jésus a-t-il choisi comme amis de simples pêcheurs, il a partagé son repas avec des foules affamées, il a guéri le paralytique, l'aveugle et bien d'autres. Il n'a pas abandonné à leur sort ceux qui faisaient appel à lui. Il aurait pu, écrasé par l'ampleur de la tâche, baisser les bras. D'autant plus qu'il savait que la justice n'est pas atteignable sur Terre. Mais il a opté pour l'action bâtie sur un amour du prochain plus fort que l'amour de soi. Et pour que ce soit tout de même un peu plus efficace, il a mis en place un réseau. Il a formé des disciples pour qu'ils aillent eux aussi guérir, porter la bonne nouvelle. Une longue chaîne s'est créée, aujourd'hui encore vivante, porteuse de mémoire et d'actions concrètes. La vie de Charles de Foucauld rappelle, à travers le temps, la force de l'exemple.³ Frère Charles avait pris le Christ pour modèle, ce qui l'avait amené à aller vers les pauvres, à ouvrir son cœur aux Touaregs, à les accueillir dans leurs différences. Il était toujours prêt à apprendre des autres, à accepter de revisiter ses convictions.

La Campagne œcuménique de carême, qui a démarré, défend cette philosophie. « Misons sur un commerce juste » est plus qu'un slogan. C'est un refus de la « lassitude » que la répétition des drames peut engendrer. C'est un appel à une conversion de nos habitudes, à imaginer et pratiquer une troisième voie, celle de l'économie sociale et solidaire.⁴ On ne nous demande pas de tout lâcher, comme Charles de Foucauld ou comme le jeune homme riche qui voulait suivre Jésus, mais en tant que chrétiens, nous sommes invités à agir pour soutenir nos frères et sœurs dans le besoin, dans la mesure de nos moyens. Face à la catastrophe d'Haïti, la Conférence des évêques suisses a appelé chacun d'entre nous à aider selon ses possibilités : par un don et par la prière. Deux voies qui forment un ensemble pour le chrétien. Elles se rattachent toutes deux à des réseaux qui potentialisent son efficacité : celui des œuvres d'entraide et de toutes les ONG travaillant sur le terrain, et celui de la Communion des saints.

Lucienne Bittar



1 • Voir la chronique de **Gladys Théodoloz**, aux pp. 44-45 de ce numéro.

2 • *La justice au cœur de la foi*, pp. 14-17.

3 • Cf. **Pierre Sourisseau**, *Aujourd'hui Charles de Foucauld*, aux pp. 9-13.

4 • Cf. l'article de **Christophe Dunand**, aux pp. 25-28.

2009
50 ans

**« LA MORT, PARLONS-EN,
TANT QU'IL FAIT BEAU »**

Conférence de GABRIEL RINGLET,

Journaliste, écrivain et théologien,
auteur notamment de
Ceci est ton corps, journal d'un dénuement (2008)

Jeudi 4 mars 2010, 20h

Uni Mail, Genève

Bd du Pont-d'Arve 40, Salle MR060

**Organisation : revue *choisir*
en collaboration avec
l'Aumônerie catholique universitaire**

choisir
revue culturelle

 ■ Info

L'avenir du CCIG

Le Centre catholique international de Genève (CCIG) a une nouvelle présidente, Hélène Durand-Ballivet, son ancienne secrétaire générale. Ce poste est pour sa part occupé aujourd'hui par Budi Tjahjono, un Indonésien, président, puis coordinateur de Pax Romana.

Fondé en 1950 dans un esprit œcuménique et interreligieux, le CCIG soutient des ONG d'inspiration catholique. « Grâce à ces nominations, les lignes de force du CCIG se trouvent affirmées », a déclaré l'organisation dans un communiqué daté du 12 janvier. « Les rencontres liées aux débats de l'agenda international seront développées afin de promouvoir le bien commun de la planète ». Sont à l'ordre du jour : l'enjeu des changements climatiques, la situation des migrants, le bilan des firmes pharmaceutiques, l'industrie de l'armement. www.ccig-iccg.org (com./red.)

 ■ Info

Manuscrits de la discorde

La Jordanie a déposé une plainte le 11 janvier auprès de l'UNESCO après le refus du Canada de saisir les 17 manuscrits de la mer Morte. Ceux-ci étaient présentés au Musée royal de l'Ontario, à Toronto, depuis juin, dans le cadre de l'exposition *Les mots qui ont changé le monde*, qui a pris fin le 3 janvier. Ils avaient été prêtés par l'autorité israélienne en charge des antiquités.

La Jordanie affirme que ces anciens manuscrits ont été volés à un musée de Jérusalem-Est pendant la guerre des Six jours, en 1967. « Le gouvernement est en possession de documents juridiques prouvant que la Jordanie est propriétaire

des manuscrits », a indiqué Rafea Harahsheh, du Département des antiquités de la Jordanie. La dernière réclamation en date de la Jordanie remonte à la mi-décembre, invoquant la Convention de la Haye de 1954 sur la protection des biens culturels en cas de conflit armé.

Les Palestiniens revendiquent également les manuscrits, affirmant qu'ils font partie de leur patrimoine. En 2009, ils ont demandé au Premier ministre canadien Stephen Harper d'annuler l'exposition au motif que les documents ont été volés sur le territoire palestinien. Les autorités jordaniennes et palestiniennes ont indiqué ne pas s'attendre à ce que le Canada détermine à qui appartiennent les manuscrits. Elles souhaitent cependant qu'ils soient gardés en sécurité jusqu'à ce que la question soit résolue. (Apic)

 ■ Info

Eau douce : prévention

A l'occasion du sommet de Copenhague, les évêques de l'Eglise catholique de la Patagonie (Chili et Argentine) ont écrit une lettre au secrétaire général des Nations Unies Ban Ki-moon, dans laquelle ils demandaient que le thème de l'eau soit discuté lors du sommet de l'ONU, l'eau douce étant un élément vital et une source de vie qui ne peut être remplacée. En cette qualité, l'eau « est un droit de l'homme, un patrimoine commun de l'humanité et ne peut être privatisée ni exploitée par le commerce ».

Les évêques ont proposé l'élaboration à court terme d'un Plan mondial de l'eau ainsi que la promotion dans tous les pays de la gestion des ressources hydriques avec la participation du secteur public, du secteur privé, de communautés locales et d'institutions. « La Pa-

tagonie, terre luxuriante bénie de Dieu, concluent les évêques, veut favoriser la prise de conscience de la valeur de l'eau, de sorte que l'eau ne devienne pas le symbole et le moyen de nouvelles colonisations et de nouveaux esclavages au XXI^e siècle. » Ils ont encore manifesté leur inquiétude face aux menaces qui pèsent sur la Patagonie, qui pourraient endommager sérieusement et de manière irréversible la nature et la vie humaine de cette « réserve de vie » de la planète. (*Fides*)

■ Info

Gare aux agrocarburants

La société Green Biofuel SA, à Bad Zurzach (Argovie), a reçu l'autorisation de construire une usine d'agrodiesel, à partir de noix de jatropha originaires du Mozambique. La Plateforme agrocarburants, qui réunit en Suisse une vingtaine d'organisations de développement, de défense de l'environnement et d'associations paysannes, s'est opposée à ce procédé et a demandé à la Suisse de renoncer à toute transformation de jatropha.

Selon la Plateforme, la culture de jatropha, pour être rentable, exige un recours important à des pesticides, des engrais chimiques et une irrigation importante. « Parler dans ce contexte de carburant biologique est totalement inapproprié. La culture de jatropha concurrence par ailleurs directement la production alimentaire. » Au Mozambique, plus de 80 % de la population est composée de paysans qui vivent de leur propre production. Des multinationales sont en train de faire le forcing auprès des autorités pour acquérir ou louer d'immenses surfaces de terre destinées à la production de plantes qui seront ensuite transformées en agrocarburants. En 2007, quelque

50 000 km² de terres ont été consacrés à de telles cultures (1/7 de l'ensemble des terres fertiles du pays). (*com./réd.*)

■ Info

2009 : triste record

Dans un rapport publié le 30 décembre 2009, l'agence *Fides* indique que 37 « opérateurs pastoraux », en majorité des prêtres, ont connu une mort violente au cours de l'année écoulée, soit près de deux fois plus que l'année précédente. Ce chiffre est le plus élevé de ces dix dernières années. (*Apic*)

■ Info

Sénégal, crise désamorcée

A la fin 2009, un projet de construction d'une statue symbolisant la Renaissance africaine avait provoqué des réactions d'opposition dans les milieux musulmans du Sénégal. Tentant de justifier son projet, le président Abdoulaye Wade avait lancé des paroles jugées blessantes par les catholiques du pays : « Dans les églises, on prie un homme, Jésus-Christ qui n'est pas Dieu. (...) Quand je passe devant les églises, je ne m'intéresse pas à ce qui se passe à l'intérieur. Ce n'est pas mon problème. Parce que je suis musulman. C'est ça la tolérance. » Quelques semaines auparavant, selon la presse, il avait traité les chrétiens « d'ingrats ».

Pour désamorcer la crise, le président Wade a nommé Mamadou Bamba Ndiaye, ministre chargé des Affaires religieuses, une première dans le pays. « Nous avons connu ces derniers temps des malentendus. Il est tout à fait normal de résoudre le problème en mettant en place un dispositif, en faisant accompagner le président de la République », a

expliqué le 6 janvier le ministre de la Communication Moustapha Guirassy. Mieux encore, le président Wade a accordé le 9 janvier une audience à l'évêque du pays. Pour Mgr Jean-Noël Diouf, président de la Conférence épiscopale du Sénégal, « le chef de l'Etat a reconnu son erreur, et en Afrique, nous considérons que lorsque l'autorité reconnaît son erreur, cela vaut une demande de pardon », a-t-il dit dans une déclaration rapportée par les médias sénégalais. « Le président nous a accueillis et nous a écoutés (...) S'il y avait des nuages, le vent les a emportés, car nous nous sommes parlé et nous nous sommes compris », a expliqué Mgr Diouf. (Apic/réd.)

■ Info

Vietnam : chrétiens dans le collimateur

La trêve entre les autorités gouvernementales et les religions aura été brève au Vietnam. Le 28 décembre 2009, le provincial des rédemptoristes vietnamiens a reçu une lettre de remontrances du président du Comité populaire du troisième arrondissement de Saigon où se trouvent le siège de la congrégation et sa principale paroisse, Notre-Dame du perpétuel secours.

Les reproches concernent des prises de paroles politiques des religieux et les déformations qu'ils y feraient subir à la politique de l'Etat, plus particulièrement dans les articles mis en ligne sur leur site Internet. Sont mentionnées des affaires comme celles de la délégation apostolique à Hanoi, de l'expulsion des moines bouddhistes de Bat Nha, de l'exploitation de la bauxite sur les Hauts Plateaux du centre, etc. Le président du Comité populaire d'arrondissement déclare encore que des événements re-

grettables ont eu lieu à l'église Notre-Dame du perpétuel secours, affectant l'unité nationale. Les prêtres de la paroisse ont organisé des assemblées de communion avec les victimes des différentes affaires citées ci-dessus.

Parmi les rédemptoristes nommés, une importance particulière est attribuée au Père Lê Quang Uy, initiateur d'une campagne de signatures contre l'exploitation de la bauxite sur les Hauts Plateaux. Interrogé par *Radio Free Asia*, le 4 janvier, le supérieur provincial des rédemptoristes, le Père Pham Trung Thanh, a déclaré avoir reçu, il y a un mois, une lettre semblable venant des autorités de Hanoi, au sujet de ses confrères de la capitale. Il avait répondu que ses confrères n'avaient commis aucune faute, tant du point de vue théologique que canonique ou encore moral. Le provincial fera la même réponse pour ses confrères de Saigon. Il regrette de ne pouvoir obéir aux injonctions du gouvernement demandant à sa congrégation de s'en tenir au strict domaine religieux. Il estime que les prêtres ont le devoir d'annoncer l'Evangile en fonction des pauvres et des persécutés du moment. (Zenit/réd.)

Benoît XVI recevant au Vatican le président du Vietnam, Nguyen Minh Triet (11 décembre 2009)



La critique : art de l'amitié

L'autre jour, lors d'un repas avec des amis, mon hôte me demanda de goûter le vin, « une bonne bouteille » disait-il. Surprise : le liquide était madérisé. La seconde gorgée confirma la première impression : le vin avait commencé à tourner... « On peut le boire, mais personnellement je n'aurai pas tellement de plaisir », répondis-je.

Un épisode anodin, me suis-je dis, mais les réactions étonnées de certains convives devant ma franchise m'ont fait réfléchir. Ne sommes-nous pas nombreux à avoir de la difficulté à dire nos pensées à nos semblables si celles-ci sont critiques ou déplaisantes à leur égard ? Evidemment, le bon sens nous rappelle que « toute vérité n'est pas bonne à dire », mais mes pensées sont-elles si menaçantes et mes contemporains tellement susceptibles pour ne pas oser dire ce qui m'habite ? Brandies à la manière d'un sabre, nos remarques peuvent cacher des jugements prétentieux (ah ! la paille dans l'œil du voisin...). D'autant que j'ai souvent l'impression que ceux qui distillent volontiers leurs soi-disant conseils sont souvent les premiers à s'offusquer d'observations à leur endroit. Et puis, je ne veux pas me fâcher avec le reste de la planète...

Il n'empêche. J'ai encore en mémoire des remarques ou questions qui, ces dernières années, ne m'ont pas « caressé dans le sens du poil » : une observation sur l'incohérence entre mes paroles et mes actes, le commentaire d'un autre

jésuite sur une de mes homélies, etc. Si certaines interventions, peut-être plus par leur ton que par leur contenu, m'ont échauffé, d'autres m'ont vraiment permis d'avancer. Tout bien réfléchi : les remarques que j'ai pu entendre avaient été certainement dites avec le souci de me servir, alors que les conseils « impromptus » étaient prononcés plus pour soulager leur auteur que pour me donner un feedback amical.

Amical, le mot-clé est lancé. Pour accepter une remarque, j'ai besoin d'éprouver la bienveillance de celui qui me parle. Si mon vis-à-vis désire m'être utile et non pas me « faire changer », je peux « entendre » ses mots comme un coup de pouce, une marque d'espoir : il me croit capable de mieux, d'évolution ! Charge à moi de faire éventuellement quelque chose de ses conseils.

La franchise qui est à la fois fidélité à ceux que j'aime et sincérité envers moi-même peut se révéler bienfaisante. Plus facile à dire qu'à faire, me diriez-vous. Et vous auriez raison ! Faire une critique est souvent malaisé ou pour le dire avec les mots de Michel Audiard : « La vérité n'est jamais amusante ; sans cela tout le monde la dirait. » Cela tombe bien : aux amis amusants, je préfère les bienfaisants.

Alain Decorzant s.j.

Aujourd'hui Charles de Foucauld

●●● **Pierre Sourisseau**, Chevilly-Larue (F)
*Archiviste de la postulation de la Cause de canonisation
du bienheureux Charles de Foucauld*

Ce qui est premier, de sa conversion à la fin de sa vie, c'est la fidélité absolue, et sans aucune reprise, à l'amour passionné qu'il donne à Jésus. Charles avait la chance d'avoir un cœur capable d'aimer jusqu'à l'extrême. Mis par grâce en présence du mystère de Dieu vivant en Jésus-Christ, il devient « aussitôt » brûlant d'amour pour lui. Cet amour pour son « bien-aimé Frère et Seigneur Jésus », loin d'être un sentiment où il s'abandonnerait avec délices narcissiques, fut une volonté. Peu avant sa mort, il écrit : « L'amour consiste, non à sentir qu'on aime, mais à vouloir aimer. » Cette volonté d'aimer Jésus l'amène à l'imitation : à vouloir penser, dire et faire ce que Jésus, « Le Modèle Unique », aurait pensé, dit et fait dans les diverses circonstances de la vie.

Le projet spirituel de Charles est bien résumé dans ces lignes de 1902 à Gabriel Tourdes, son ami de lycée : « L'imitation est inséparable de l'amour, tu le sais : quiconque aime veut imiter. C'est le secret de ma vie : j'ai perdu mon cœur pour ce Jésus de Nazareth crucifié il y a 1900 ans et je passe ma vie à chercher à l'imiter autant que le peut ma faiblesse. »

La figure de Jésus qui le séduit et qu'il veut imiter, c'est celle de « l'Ouvrier, fils de Marie » (Mc 6,3), vivant à Nazareth parmi ses contemporains et ses compatriotes. Touché par l'abaissement qui

entoure l'Incarnation du Fils de Dieu - « Dieu, l'Être infini, le Tout-Puissant se faisant homme, le dernier des hommes » -, Charles fait là l'expérience spirituelle de sa vocation personnelle : « J'ai bien soif de mener enfin la vie que je cherche depuis plus de sept ans, que j'ai entrevue, devinée, en marchant dans les rues de Nazareth que foulèrent les pieds de notre Seigneur, pauvre artisan perdu dans l'abjection et l'obscurité. » D'où, après cette révélation et cet appel, cette résolution : « Pour moi, chercher toujours la dernière des dernières places, pour être aussi petit que mon Maître, pour marcher avec lui, pas à pas, en fidèle disciple, pour vivre avec mon Dieu qui a vécu ainsi toute sa vie et m'en donne un tel exemple dès sa naissance. »

Evangile et Eucharistie

Le contact que Charles de Foucauld désire avoir en permanence avec son modèle, son « Bien-aimé Frère » dont il veut être « le petit frère », il le réalise dans un amour intense de l'Évangile et de l'Eucharistie. Il a passé des heures à lire et à méditer l'Évangile et il conseillera à ses amis cette « imprégnation » : « Il faut tâcher de vous imprégner de l'esprit de Jésus en lisant et relisant, méditant et reméditant sans

Le message de Charles de Foucauld est contenu dans ce qu'il a vécu et essayé de faire, et dans les nombreuses pages où il exprime la saveur de ses découvertes intérieures. Près de 100 ans après sa disparition, voici quelques éléments qui semblent majeurs, réponses toujours actuelles aux doutes et aux peurs du monde, fondées sur une espérance solide.

cesse ses paroles et ses exemples : qu'ils fassent dans nos âmes comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur une dalle toujours à la même place... »

Il a aussi passé de longs moments devant le saint sacrement où sa foi lui dit que Jésus est présent avec toute sa puissance de salut pour le monde. Ainsi Charles de Jésus a-t-il été fidèle à ces « deux tables » où, selon la foi de l'Eglise, Jésus continue sa présence au milieu des siens, « tous les jours jusqu'à la fin des temps ».

L'apostolat de la bonté

Passionné d'amour pour Jésus, Charles aime en même temps, avec toutes les qualités de son cœur et de son intelligence, les personnes qui lui sont proches, celles qu'il peut rencontrer, mais aussi celles qu'il ne connaît pas mais dont il devine la détresse matérielle ou spirituelle. Il veut aimer tous ses frères en humanité, à l'exemple de Jésus, le Frère universel de tous les humains, le Sauveur universel venu appeler les pauvres, les malades et les pécheurs à une vie neuve et bienheureuse.

Pour donner sa vie au service des hommes, Charles accepte de recevoir l'ordination sacerdotale pour aller de préférence vers « les âmes les plus malades, les brebis les plus délaissées ». Il dira : « Ce banquet divin, dont je suis le ministre, il fallait le présenter non aux frères, aux parents, aux voisins riches, mais aux plus boiteux, aux plus aveugles, aux âmes les plus abandonnées, manquant le plus de prêtres. »

Ce Jésus, dont il a senti combien il a transformé sa vie, Charles de Foucauld, devenu prêtre missionnaire au Sahara, sait qu'il appartient à tous et que tous ont le droit de le connaître, tout particu-

lièrement les plus éloignés de son rayonnement. De même que dans sa conversion il l'a rencontré à travers la compréhension silencieuse et la bonté discrète de personnes de son entourage, de même c'est par la « bonté » dont il a été lui-même bénéficiaire qu'il témoignera de ce Sacré-Cœur.

Il a noté ce conseil de l'abbé Huvelin, son père spirituel : « Mon apostolat doit être l'apostolat de la bonté. En me voyant, on doit se dire : "Puisque cet homme est si bon, sa religion doit être bonne"... Je voudrais être assez bon pour qu'on dise : "Si tel est le serviteur, comment donc est le Maître !" »

Pour aller à chacun et à tous avec bonté, Charles veut voir Jésus en tout humain, tout homme étant une présence de Jésus aussi vraie que l'est sa présence réelle dans l'Eucharistie. Ce désir le conduit à des attitudes concrètes : parler avec les Touaregs dans leur langue, connaître leur genre de vie et leurs coutumes, souhaiter leur progrès dans un mieux-être matériel et moral, « devenir du pays ».

Il privilégie les moyens qui sont ceux de Jésus dans sa vie cachée et dans ses « abaissements » qui vont jusqu'à l'anéantissement de la Croix. Il ne cherche pas de résultat immédiat, laissant à Dieu le soin de convertir à la foi chrétienne, peut-être dans « des siècles ». Il désire enfin que beaucoup de chrétiens à travers le monde annoncent l'Evangile de cette manière, proche et discrète, « en ayant avec tous bonté et affection fraternelle, en rendant tous les services possibles, en prenant un contact affectueux, en étant un frère tendre pour tous... »

Le témoignage de Charles de Foucauld, dont l'authenticité évangélique est attestée et par sa postérité spirituelle et par sa béatification, peut être reçu comme un

don pour notre temps. Certains aspects de son message correspondent bien à la sensibilité actuelle.

Créativité, réalisme, intensité

Charles de Foucauld, homme de grande créativité, a toujours cherché à sortir des sentiers battus, au point d'avoir, surtout dans sa jeunesse, un goût certain pour la provocation. Or, dans l'événement décisif que fut sa conversion, on peut dire que c'est Dieu qui est venu le provoquer en se mettant sur sa route. Déjà lors de son voyage au Maroc (un défi que l'aventurier se lançait à lui-même et à ceux qui le connaissaient), Dieu l'avait pris au mot en lui permettant d'être touché par le choc des croyants de l'islam : « L'islam a produit en moi un profond bouleversement... la vue de cette foi, de ces âmes vivant dans la continuelle présence de Dieu, m'a fait entrevoir quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines : *ad majora nati sumus.* »

Une mystérieuse tension entre ces deux « partenaires », lui et son Dieu, devait ainsi marquer tout son itinéraire spirituel. L'essentiel de sa sainteté est peut-être ce difficile apprentissage de la confrontation à l'Autre et de l'abandon continu à lui. N'est-ce pas là l'histoire de toute liberté humaine face au Dieu de Jésus-Christ ? Avec ses limites personnelles, ses tâtonnements et ses évolutions qui montrent que la sainteté est une montée incessante vers la Perfection qui est en Dieu seul, Charles de Foucauld nous est proche. Les reprises, les renouvellements, les recommencements sont des traits déterminants de notre mode d'être contemporain.

Une autre caractéristique de sa sainteté, c'est le concret et le réalisme de son engagement d'homme, transformé et soulevé par le souffle et le feu de l'Esprit. Charles de Foucauld est toujours très présent dans les situations où il vit. Il entre à plein dans ce qu'il voit ou écoute, dans ce qu'il décide et entreprend, dans ce qu'il comprend des questions qui surviennent. Il s'insère dans son aujourd'hui avec une intensité exceptionnelle. Il le fait avec toutes ses compétences intellectuelles, avec toutes ses capacités techniques, avec son appréciation juste des situations et des besoins. Il le fait avec son tempérament propre, parfois avec des excès dus à sa nature, à son passé, à sa formation, mais toujours avec conviction, bonne volonté, ardeur et courage.

Avec de telles prédispositions intérieures, on ne s'étonne pas qu'il ait été attiré par la vie de Nazareth : Jésus s'y était signalé par la prise en compte, totale et lucide, de l'ordinaire, du quotidien, de l'humain, du réel.

Avant sa conversion, le jeune Charles manifestait déjà ces tendances ; elles n'ont pas été détruites, mais élevées par la grâce. Sa manière à lui de devenir un saint a été de pousser très loin ce réalisme de la vocation humaine, dynamisée par l'Amour ; sa sainteté porte en elle des marques de simplicité, de vérité, d'authenticité ; elle témoigne de ce que peut faire l'Amour divin en quelqu'un qui veut vivre à fond l'expérience de l'existence humaine.

Etre un Evangile vivant

Pour parler de Jésus, du Sacré-Cœur, de l'Eucharistie, de l'Eglise, Charles de Foucauld utilise un langage affectif, mais empreint de douceur évangélique, proposant un visage aimable et proche

spiritualité

du Dieu de Jésus. Il rappelle l'humilité des signes par lesquels Dieu se donne à nous, sans triomphalisme, mais dans la bonté et la beauté de Jésus qui va jusqu'au bout de l'Amour dans sa mort en croix et son côté ouvert. De même, il voit en l'Eglise l'épouse de Jésus qui désormais parle en son nom, selon les paroles de Jésus à ses apôtres et à leurs successeurs : « Qui vous écoute, m'écoute ! » Mais ce n'est pas seulement par son discours que Charles de Foucauld nous dit Dieu incarné en Jésus de Nazareth et nous aide à revisiter les Evangiles, c'est aussi par l'exemple de sa vie.

S'il adore Jésus présent dans l'Eucharistie, il le contemple aussi dans les pauvres auxquels Dieu en Jésus de Nazareth s'est identifié. Par son fraternel service de ces « petits » dont parle Jésus, il nous renvoie à la qualité de nos relations et de nos rapports avec les autres. Il nous rappelle que « tout ce qui

*Charles de Foucauld
avec son ami touareg
Ouksem ag Chikkat*



est fait à un petit, c'est à Jésus qu'on le fait, et tout ce qu'on omet de faire au prochain, c'est à Jésus qu'on le refuse ». Voulant « crier l'Evangile sur les toits », avec un zèle qui embrasse loin et large, il mesure, face à ces tâches, ses propres faiblesses. Sans cesse en projet, il connaît des échecs, comme il connaît aussi les difficultés de la prière et celles de la nuit spirituelle. Et lui qui, dès son enfance, avait éprouvé de grandes souffrances et de vives blessures, mourra douloureusement dans la solitude et sans résultat apparent.

De même qu'il croit au rayonnement caché de l'Eucharistie où Jésus se donne pour la vie du monde, de même il veut, par son dévouement, être comme une présence vivante de ce pain partagé pour nourrir les pauvres et les petits. Il avait choisi une terre aride pour y être missionnaire, à contre-courant d'une recherche de réussite, d'efficacité, de fécondité. Parce que cette fécondité est dans la Croix de Jésus et dans la faiblesse des moyens humains, il vivra la mission comme une passion, en acceptant la passion de la mort du grain de blé.

Il privilégie le dialogue, le respect de l'autre, de son patrimoine culturel et religieux. Il imagine un réseau fraternel de tous les baptisés : des prêtres, des religieux, des religieuses, des laïcs, volontaires pour une vie simple selon l'Evangile et pour une prise en charge responsable des « plus délaissés ». ¹ Il souhaite à chacun de ces volontaires de l'Amour d'avoir un cœur de « frère universel » comme Jésus, dans l'enraci-

1 • En 1909, Charles de Foucauld fondait l'Union des frères et sœurs de Jésus. Pour le centenaire de l'Union du bienheureux Charles de Foucauld, Jean-François Six a établi une petite brochure qui peut être commandée au 127, rue Notre-Dame des Champs, 75000 Paris. (n.d.l.r.)

nement concret de leur « Nazareth ». Toutes ces priorités que Charles de Foucauld affirme spontanément dans ses engagements peuvent fournir un nouvel élan à l'œuvre missionnaire. Nous ne sommes plus dans le contexte historique de son apostolat, mais on peut s'inspirer de ses intuitions à l'heure du dialogue interreligieux, de la mondialisation, du partenariat, à l'heure où pour défendre les droits de l'homme, il n'est pas inouï de mourir pour la justice. Certains, à son exemple, acceptent de rester malgré tout là où existent des fractures sociales, ethniques, religieuses ; certains autres font l'option du partage de la misère avec les victimes des disparités économiques... y compris dans ces pays d'ancienne chrétienté qui sont tout autant « pays de mission ».

Foi en l'avenir de l'Eglise

Dans une foi totale en Celui qu'il nomme le « Maître de l'impossible », Charles ose aborder dans la confiance toutes les situations, même catastrophiques. Cette vision d'espérance est particulièrement remarquable quand il parle du témoignage à rendre à l'Evangile ou de l'ampleur de la Mission. Dépassant la devise de ses jeunes années, *Jamais arrière* - qui peut en rester à des vues humaines -, il comprend que, dans les épreuves de l'Eglise ou devant le manque d'ouvriers pour la moisson, il ne faut prendre appui que sur les promesses de Jésus à ses apôtres.

Se souvenant de la réalisation historique du plan de Dieu, il admire comment ce plan s'est réalisé à travers des impasses : « Si les disciples de Jésus pouvaient se décourager, quelle cause de découragement auraient eue les chrétiens de Rome, le soir du martyre de saint Pierre et de saint Paul ! J'ai

souvent pensé à cette soirée-là : quelle tristesse, et comme tout aurait semblé avoir sombré, s'il n'y avait pas eu dans les cœurs la foi qu'il y avait. Il y aura toujours des luttes et toujours le triomphe réel dans la croix et dans la défaite apparente. *Dans l'angoisse des temps, s'est reconstruite Jérusalem* » (à son Préfet apostolique, Mgr Guérin, 29 juin 1909).

Cette « angoisse des temps », à laquelle Charles de Foucauld fait allusion, correspond à la période difficile vécue alors en France par les diocèses et les congrégations religieuses. En 1909, les temps étaient rudes... Ils le seront toujours pour l'avenir de la foi, pour l'avenir de l'Eglise.

Un siècle après, on ne peut que revenir aux sources où Charles alimentait son espérance et dont il parlait dans une lettre écrite des confins algéro-marocains : « Puisse Jésus régner en ces lieux où son règne passé est si incertain ! Sur la possibilité de son règne à venir ma foi est invincible : il a répandu son sang pour tous les hommes, sa grâce est assez puissante pour éclairer tous les hommes, "Ce qui est impossible aux humains est possible à Dieu" ; il a commandé à ses disciples d'aller à tous les hommes : "Allez par toute la terre prêcher l'Evangile à toute créature" ; et St Paul a ajouté "la charité espère tout"... J'espère donc de tout mon cœur pour ces musulmans, pour ces arabes, pour ces infidèles de toutes races... » (à son ami de Castries, 16 juin 1902).

A un monde qui hésite, à une Eglise qui peine et qui souffre, à des chrétiens qui seraient tentés de perdre confiance, le message de Charles de Foucauld pourrait bien être finalement celui de ne pas avoir peur !

P. S.

La justice au cœur de la foi

●●● **Jean-Michel Poffet o.p.**, Fribourg
Ancien directeur de l'École biblique de Jérusalem

L'engagement pour la justice fait-il vraiment partie de la foi chrétienne ? Et si oui, comment se fait-il que beaucoup considèrent cet aspect de notre foi comme optionnel, marginal, voire même dangereux ? On parlera du risque de politisation et on invitera volontiers le théologien à rester dans son église, voire dans sa sacristie. Et pourtant, l'Ancien Testament déjà assène clairement que la foi et le souci pour le pauvre sont intimement imbriqués.

Dans un livre posthume qui vient de paraître,¹ le Père Dominique Barthélemy, ancien professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg, fait une remarque intéressante : les croyants de l'Ancien Testament ont dû pendant des centaines d'années gérer une société, un Etat même. Ils se sont donc donné un droit criminel et pénal correspondant à leur foi, qui prenait en compte le danger d'une marginalisation du pauvre et les remèdes à y apporter : année sabbatique, année jubilaire, restitution des terres, libération des captifs.

« Par exemple, l'interdiction de moissonner jusqu'au bord du champ afin de laisser ce bord pour le pauvre, ou la règle de travailler la terre six ans et de la laisser en friche dans la septième année pour son repos, et d'autres règles encore, comme de ne pas glaner dans son propre champ, sa vigne ou son oliveraie, mais de laisser les glanures aux pauvres, étaient prévues dans le droit biblique mais n'étaient jamais apparues dans le droit romain. Les chrétiens, au lieu d'intégrer ces règles dans leur nouveau droit, ont pris un droit absolument païen d'esprit et l'ont considéré ensuite comme fondé dans la tradition chrétienne. »²

Et le sort du riche ? Ce dernier peut être sauvé à condition qu'il accepte de s'ouvrir au pauvre, de lui donner des signes que Dieu a de l'estime pour lui : « C'est

un changement d'investissement de ses forces, de ce dont on dispose (santé, autorité, intelligence) visant comme but le bien des pauvres et non pas son propre bien à soi. »³ De riche qu'il était, il se découvre alors pauvre sous le regard de Dieu et devient objet lui aussi de béatitude.

La Rédemption

On voit comment Dominique Barthélemy dépasse ici une perspective sociologique ou économique pour toucher au cœur de la Rédemption : Dieu ne sauve que des pauvres. C'est ainsi que Lazare qui mendiait à la porte du riche est emporté directement au paradis, à la place d'honneur, dans le sein d'Abraham. Sa foi n'est même pas mentionnée ! Un équilibre avait été rompu, Dieu le rétablit au profit du plus faible, non par compassion mais par justice !

« Si Dieu se fait homme, ce n'est pas pour faire une expérience de ce que cela fait de devenir créature, c'est par

1 • *Le pauvre choisi comme Seigneur. La Bonne nouvelle est annoncée aux pauvres*, édition préparée par **Adrien Schenker** et **Laura Brusotto**, Cerf, Paris 2009, 232 p. Il s'agit de conférences données durant plusieurs années aux Petites Sœurs de Jésus, près de Rome.

2 • Op. cit., p. 92.

3 • Op. cit., p. 60.

nécessité, c'est pour être présent là où les hommes sont absents. Les hommes sont absents de la destinée du pauvre, des laissés-pour-compte, et là Dieu est présent. »⁴

Ce petit ouvrage de théologie biblique est de la même veine que son autre livre célèbre, *Dieu et son image*, sans cesse réédité⁵ et traduit dans de nombreuses langues. Il montre comment le pauvre est au cœur de la prédication de Jésus, et plus profondément encore au cœur de l'Incarnation et de la Rédemption.

Si le ministère de Jésus ne dure que trois années, il s'ouvre sur la bonne nouvelle proclamée aux pauvres. Par sa parole, aussi bien que par son attitude, Jésus cherchera à réintégrer le pauvre, le pécheur, le marginalisé, les femmes également.

Dans sa dernière encyclique, *Caritas in veritate* du 29 juin 2009, le pape Benoît XVI a souligné l'importance de cet engagement pour la justice : il s'agit de « rendre crédible la vérité en montrant le pouvoir d'authentification et de persuasion dans le concret de la vie sociale. » (n° 2). Il montre aussi combien le souci d'un développement qui ne soit pas que recherche de biens matériels, mais promotion des personnes et respect de la création, a besoin d'une dimension transcendante. « Le développement suppose une attention à la vie spirituelle, une sérieuse considération des expériences de confiance en Dieu, de fraternité spirituelle dans le Christ, de remise de soi à la Providence et à la Miséricorde divine, d'amour et de pardon, de renoncement à soi-même, d'accueil du prochain, de justice et de paix. Tout cela est indispensable pour transformer les "cœurs de pierre" en

"cœurs de chair" (Ez 36,26), au point de rendre la vie sur terre "divine" et, par conséquent, plus digne de l'homme » (n° 79).

Amos, allié des pauvres

C'est dans cet esprit que je désire souligner ici un aspect capital de l'engagement du prophète Amos en faveur des pauvres, au VIII^e s. av. J.-C. C'est une époque de splendeur et de développement économique pour le royaume d'Israël, avec, comme conséquence, un déséquilibre croissant en faveur des riches et une marginalisation des pauvres. La foi en Yahvé est le moteur profond de son combat. Le prophète ne fait pas que dénoncer l'injustice. Ce qui est intéressant, c'est de voir comment il le fait et pourquoi. Où va-t-il puiser la force nécessaire à son combat, toujours à reprendre ? Citons quelques passages :

Ecoutez cette parole que Yahvé prononce contre vous, enfants d'Israël, contre toute la famille que j'ai fait monter du pays d'Égypte : Je n'ai connu que vous de toutes les familles de la terre, c'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos fautes (...) Proclamez-le sur les palais d'Assur et sur les palais du pays d'Égypte ; dites : rassemblez-vous sur les monts de Samarie, et voyez, que de désordres au milieu d'elle et que d'oppression en son sein ! Ils ne savent pas agir avec droiture - oracle de Yahvé -, eux qui entassent violence et rapine en leurs palais. (...) Ecoutez et témoignez contre la maison de Jacob : - oracle du Seigneur Yahvé, Dieu Sabaot - le jour où je châtierai Israël pour ses crimes, je sévirai contre les autels de Béthel ; les cornes de l'autel seront abattues et tomberont à terre.

4 • Op. cit., p. 35.

5 • Cerf, Paris 2009, 256 p.

Je frapperai la maison d'hiver avec la maison d'été, les maisons d'ivoire seront détruites, bien des maisons disparaîtront, oracle de Yahvé. (Am 3)

D'emblée, Amos fait le lien entre la libération d'Égypte dont Dieu fut l'auteur et la situation résultant des injustices en Samarie. Dieu va, par conséquent, se retourner cette fois-ci non pas contre l'Égypte mais contre son propre peuple ! L'Alliance et l'élection ne rendent pas Israël intouchable. Le prophète annonce la destruction de ce royaume : de la maison d'hiver comme de la maison d'été ; l'autel sera également détruit. Israël ne pourra venir invoquer son Dieu en son temple et y faire le sacrifice d'expiation. Son penchant pour l'injustice a rendu sa liturgie inopérante ! Le Dieu d'Israël est foncièrement un Dieu libérateur, manifesté à l'exode, mais qui reste le même par la suite. Ce lien est aussi particulièrement bien mis en évidence dans un autre texte, tiré du Lévitique :

Si un étranger réside avec vous dans votre pays, vous ne le molesterez pas. L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Égypte. Je suis Yahvé votre Dieu. Vous ne commetrez point d'injustice en jugeant, qu'il s'agisse de mesures de longueur, de poids ou de capacité. Vous aurez des balances justes, des poids justes, une mesure juste, un setier juste. Je suis Yahvé votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte. Gardez toutes mes lois et toutes mes coutumes, mettez-les en pratique. Je suis Yahvé. (Lv 19,33-37)

De la manière la plus nette, le rapprochement est donc fait entre l'engagement du Seigneur pour son peuple et contre l'opresseur en Égypte, et ce même engagement en faveur du pauvre une fois Israël parvenu sur sa terre. Respect et amour de l'étranger, souci de justice et d'équité dans le commerce ne font qu'un avec la confession de foi. On croit rêver en lisant ces lignes dans le contexte politique et économique actuel, plus particulièrement en Suisse. Notre Dieu a une prédilection pour le pauvre et un souci aigu de la justice : ce qui est une espérance pour le pauvre peut devenir une mauvaise nouvelle pour l'opresseur ! Dieu n'a rien d'un vieillard indifférent aux affaires du monde, ni d'une sorte de Père Noël bonasse : il est partial en faveur du pauvre, afin de rétablir un équilibre en ce monde. Si la justice ne progresse pas plus, c'est donc dû non à l'indifférence de Dieu mais bien à celle des croyants !

Ecoutez ceci, vous qui écrasez le pauvre et voudriez faire disparaître les humbles du pays, vous qui dites : « quand donc sera passée la nouvelle lune pour que nous vendions du grain et le sabbat, que nous écoulions le froment ? Nous diminuerons la mesure, nous augmenterons le sicle, nous fausserons les balances pour tromper. Nous achèterons les faibles à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales, et nous vendrons les déchets du froment (...) » Yahvé l'a juré par l'orgueil de Jacob : jamais je n'oublierai aucune de leurs actions. (...) Voici venir des jours - oracle de Yahvé - où j'enverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain non pas une soif d'eau, mais d'entendre la parole de Yahvé. On ira titubant d'une mer à l'autre mer,

*du nord au levant, on errera
pour chercher la parole de Yahvé
et on ne la trouvera pas ! (Am 8)*

Ici le prophète dénonce la pression économique. C'est la version vétéro-testamentaire du travail du dimanche... Les jours de fête et le sabbat ont été institués pour que régulièrement l'homme se tourne vers son Dieu, lui rendant grâce pour la création et pour la libération. Mais de cela le marché n'a cure ! Et ce ne sont pas seulement les biens que l'on vend mais pratiquement le pauvre lui-même, incapable de se défendre et obligé de travailler à n'importe quelle condition. Même les déchets du froment ne lui sont pas laissés, on les vend !

La foi et l'agir

La conséquence de cette situation est double : d'une part, la colère du Seigneur contre son propre peuple et, d'autre part, en Israël, une sorte d'incompréhension de la Parole de Dieu. Même en cas de désir, le chemin du sens lui sera comme fermé. Il aura perdu l'accès à ses racines, au trésor de la Révélation, faute d'avoir su mettre sa vie à l'unisson de son Dieu. Les textes ne lui parleront plus parce que lui-même aura été muet devant l'oppression du pauvre. Foi droite et agir conséquent (orthodoxie et orthopraxie) sont tellement liés que blesser l'une revient à blesser l'autre. Ces versets gagneraient à être médités dans nos pays. La course aux biens matériels et l'individualisme triomphant ont tendance à stériliser la vie spirituelle. Cette dernière ne renaîtra que si les nantis que nous sommes reviennent au tranchant de l'Évangile. Citons enfin un dernier passage très fort où le prophète dénonce l'insolence du luxe face à la misère des pauvres.

Vous pensez reculer le jour du malheur et vous hâtez le règne de la violence ! Couchés sur des lits d'ivoire, vautés sur leurs divans, ils mangent les agneaux du troupeau et les veaux pris à l'étable. Ils brillent au son de la harpe, comme David, ils inventent des instruments de musique ; ils boivent le vin dans de larges coupes, ils se frottent des meilleures huiles, mais ils ne s'affligent pas de la ruine de Joseph ! C'est pourquoi ils seront maintenant déportés, en tête des déportés, c'en est fait de l'orgie des vautés ! (Am 6)

Leurs orgies ont même un aspect quasi religieux ! On chante et on braille, mais ce ne sont plus des cantiques d'action de grâces. Alors qu'au désert, Israël avait appris la solidarité, le développement économique lui a peu à peu fermé le cœur et l'a rendu aveugle ou indifférent vis-à-vis du pauvre. Je ne puis m'empêcher de faire le lien entre la situation évoquée par le prophète Amos et notre situation. En Europe, où la fin des grands conflits mondiaux a permis un développement sans précédent, le déséquilibre entre riches et pauvres s'aggrave et la foi est devenue insignifiante pour le plus grand nombre. Certes ce déséquilibre existe aussi, par exemple en Amérique latine, mais l'engagement de nombreux chrétiens en faveur de la justice et auprès des plus pauvres rend l'Évangile plus vivant, plus concret, plus crédible. Foi vive et préoccupation pour le pauvre - au nom de la justice - ne font vraiment qu'un. C'est le mérite des prophètes et de Jésus de nous le rappeler.

J.-M. P.

Chrétiens en Algérie

●●● *Un entretien entre Jacques Berset, Journaliste, Apic, Fribourg, et Mgr Ghaleb Bader Archevêque d'Alger*

Mgr Ghaleb Bader, archevêque d'Alger, a effectué une visite en Suisse en octobre 2009. Citoyen jordanien âgé de 58 ans, il est le premier Arabe à occuper ce poste depuis 1838. Il succède à de grandes figures de l'Eglise en Algérie : Mgr Henri Teissier, archevêque d'Alger de 1988 à 2008, et le cardinal Léon-Etienne Duval, archevêque de 1954 à 1988, qui s'était prononcé dès 1956 en faveur de l'autodétermination des populations d'Algérie.

Jacques Berset : *L'Eglise catholique en Algérie est très différente de celle de Terre Sainte.*

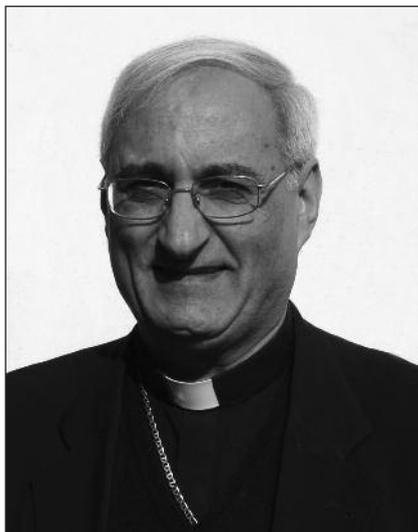
Mgr Bader : « Effectivement, en Algérie, il y a très peu de chrétiens autochtones : 90 ou 95 % des catholiques sont des étrangers. Bien sûr, il y avait bien un ministre des finances qui était chrétien dans les années '60-70, mais les catholiques algériens sont une petite minorité, quelques centaines ou milliers sur 30 à 50 000. Difficile de se faire une idée précise dans ce pays si vaste ! Il n'y a pas de statistiques fiables car l'Eglise en Algérie est une Eglise mouvante,

composée essentiellement de gens de passage, de travailleurs immigrés. Il y a des chantiers sur lesquels on trouve des milliers de chrétiens. En Kabylie, par exemple, sur un chantier d'une station de traitement d'eau, il y a quelque 600 travailleurs philippins. Et on trouve une bonne vingtaine de tels chantiers dans toute l'Algérie. »

De temps à autres, on entend parler de chrétiens évangéliques qui se font remarquer...

Mgr Bader : « La société algérienne est musulmane et l'Etat aussi. Le travail d'évangélisation des sectes évangéliques fait du bruit en Algérie, on en parle dans tous les médias. Beaucoup n'ont plus peur de se déclarer chrétiens, grâce à leur nombre. Des familles entières, des communautés se convertissent, même si ce n'est pas toléré ni accepté par la société. Les autorités ne savent que faire face à ce phénomène, elles sont impuissantes.

» Les Eglises protestantes historiques, qui sont là depuis longtemps, comme les anglicans ou les baptistes, sont une minorité parmi ces chrétiens. Les nouvelles communautés évangéliques luttent pour obtenir le leadership. Les



Mgr Bader

chiffres, invérifiables, vont de 3000 à 50 000, voire 100 000. C'est certainement exagéré, mais ce phénomène durcit les fronts et suscite de la méfiance dont nous sommes aussi victimes.

» L'Eglise catholique, depuis quelques années, a quelques difficultés pour obtenir des visas pour son personnel religieux : il faut justifier les besoins. Ce prosélytisme évangélique est certainement l'une des explications de cette politique restrictive. »

Malgré tout, les relations des catholiques avec les autorités et la société algériennes sont bonnes.

Mgr Bader : « Nous sommes une toute petite minorité. Nous sommes constamment entourés de musulmans avec lesquels nous travaillons et partageons notre vie. Notre Eglise est très engagée dans les activités culturelles et les activités sociales et éducatives. Elle entend exprimer ainsi son respect pour la culture algérienne. Elle désire apporter sa contribution, modeste mais réelle, aux efforts de formation déployés par le pays dans ce domaine.

» Nous sommes, par exemple, actifs au niveau des bibliothèques, notamment la bibliothèque de recherche (monde arabe et Maghreb, histoire) du Centre d'études diocésain d'Alger. C'est le cas aussi pour le Centre de documentation saharienne de l'évêché de Ghardaïa ou pour la bibliothèque des sciences humaines d'Oran. D'autres bibliothèques ont été formées plus récemment dans des domaines particuliers : bibliothèque biomédicale et bibliothèque de littérature d'Oran, bibliothèque de médecine, de sciences exactes ou de sciences humaines en arabe du Centre culturel universitaire d'Alger, etc. »

Après la « période noire » qui a vu l'assassinat des moines trappistes de Tibherine et celui de l'évêque d'Oran, Mgr Pierre Claverie, en 1996, peut-on parler d'un retour de la normalité en Algérie ?

Mgr Bader : « C'est du passé, grâce à Dieu ! L'Eglise a perdu 19 martyrs, mais je ne veux pas dire qu'il s'agissait d'une persécution visant spécifiquement les chrétiens. Il y a eu peut-être 250 000 victimes durant cette période, et comme l'Eglise fait partie de ce pays, elle a aussi souffert de cette violence aveugle qui n'a épargné personne. Il faudra du temps pour que ces atrocités disparaissent de la psyché du peuple algérien. »

J. B.

Repères

Le christianisme a atteint le Maghreb dès la fin du I^{er} siècle, notamment à partir des communautés juives qui s'y trouvaient en diaspora et des relations que cette région du monde entretenait avec le Moyen-Orient, comme avec la rive Nord de la Méditerranée. Les premiers indices connus de la présence de l'Eglise en Algérie remontent à la fin du II^e siècle. Ils sont essentiellement constitués par les témoignages des martyrs.

Le Maghreb donnera trois papes à l'Eglise, le berbère libyen Victor I^{er} et les saints Miltiade (311-314) et Gélase I^{er} (492-496).

Jusqu'au VII^e ou VIII^e siècle, il y avait près de 500 évêchés de la Libye au Maroc et l'Eglise était alors florissante. Mais l'arrivée de l'islam en 647 au Maghreb va entraîner la disparition progressive de la présence chrétienne. L'Eglise en Algérie va perdre tout caractère autochtone et ne subsister que par la présence de chrétiens étrangers. (Apic)

Crispation religieuse en Algérie

●●● **Pierre Desorgues**, Paris
Journaliste

La vie des Eglises en Algérie est devenue plus difficile depuis l'adoption de lois anti-conversion, remparts paradoxaux contre l'islamisation du pays. Les réticences et les peurs affichées par une partie des musulmans du pays à l'égard du christianisme trouvent leurs origines dans des questions d'identités culturelles. Reportage.

La basilique Notre-Dame d'Afrique fait face à la Méditerranée. Symbole fort de la présence catholique à Alger, l'église domine le quartier de Bologhine, à l'ouest de la capitale. Les fidèles sont peu nombreux. Ce lieu de culte, essentiellement fréquenté par des membres des différentes communautés religieuses catholiques de la ville, est entouré par des barrages de la gendarmerie algérienne. L'affaire des sept moines trappistes de Tibhérine tués en 1996 et l'assassinat de Mgr Clavier, évêque d'Oran, la même année, ont créé un climat sécuritaire difficile pour l'Eglise.

Des agents du Ministère de l'Intérieur, en civil, surveillent les allées et les venues du lieu de culte. On scrute, on observe. « Je crois qu'ils sont surtout là pour nous surveiller bien plus que pour nous protéger », commente un fidèle. En quelques décennies, la communauté catholique s'est réduite à une peau de chagrin. Les croyants se regroupent dans une des absides de la basilique devenue brusquement trop grande après le départ des derniers pieds-noirs, en 1962.

« Nous sentons une méfiance et une hostilité provenant, d'une part, du pouvoir algérien et, d'autre part, de certaines parties de la population. L'entreprise de restauration de la basilique a été difficile. Les vitraux que nous avons fait venir de France ont été vandalisés durant le trajet. Nous avons eu

des ennuis également avec les douanes du port. Notre présence est encore mal perçue, souvent assimilée à la période coloniale », confie cet ancien pied-noir revenu dans le pays. La préfecture d'Alger participe pourtant financièrement au projet de restauration de la basilique.

Même son de cloche à Annaba, l'ancienne Hippone, où la petite communauté religieuse d'origine maltaise vit recluse. Elle est chargée de veiller sur les reliques de saint Augustin d'Hippone, l'un des Pères de l'Eglise. Peu de pèlerins visitent l'église Saint-Augustin. La présence islamiste y est pourtant moins forte que dans le reste du pays et les forces de l'ordre et les militaires beaucoup moins présents qu'à Alger ; mais les prêtres refusent de parler ouvertement.

L'un d'eux nous confie cependant : « Nous sommes ici pour maintenir une présence dans ce qui a constitué un lieu important pour l'Eglise chrétienne. Nous n'avons pas d'autre objectif. » Karim, jeune musulman pratiquant d'Annaba, accuse pourtant les religieux de prosélytisme. « Je suis allé plusieurs fois visiter la basilique. Les moines parlent de religion avec vous. C'est intéressant. Leur but, toutefois, consiste à nous convertir à la chrétienté. » Il s'agit là, selon un des religieux maltais, d'un fantasme que l'on trouve au sein de l'opinion publique

(peut-être également au sein du pouvoir politique ?) : celui d'une Algérie qui serait massivement en train d'être christianisée.

Durcissement des lois

Le 20 novembre 2006, le Parlement algérien a adopté une loi prévoyant des peines de prison de 2 à 5 ans pour toute tentative de « conversion d'un musulman à une autre religion ». Cette loi envisage des sanctions similaires pour toute personne qui « fabrique, entrepose ou distribue des documents destinés à ébranler la foi musulmane ». L'identité du pays doit ainsi se confondre avec celle de l'islam.

Une autre rumeur enfle à Alger. Le président Abdelaziz Bouteflika, 72 ans, rongé par la maladie, se serait rapproché ces derniers temps de l'islam. Le ministre de l'Intérieur Yazid Zehrouni, le numéro 3 du régime, aurait été chargé personnellement par le chef d'Etat algérien de faire cesser ces conversions. Un décret présidentiel du 28 février 2008 sur les cultes non-musulmans complète la loi sur les conversions : toute activité chrétienne doit désormais être encadrée par les pouvoirs publics. Le pouvoir trouve des relais dans la presse ; ainsi le quotidien arabophone *Ech Chouk* assimile les nouveaux convertis à des « néo-conservateurs américains ».

L'Eglise catholique n'est pas la seule visée. Le pasteur méthodiste américain Hugh Johnson, 74 ans, qui vivait dans le pays depuis 1963, a été expulsé en janvier 2008. Les communautés évangéliques et protestantes sont pointées du doigt par le pouvoir. De nouvelles communautés se sont en effet développées dans le pays. Des chiffres allant de 10 000 à 30 000 conversions en cinq

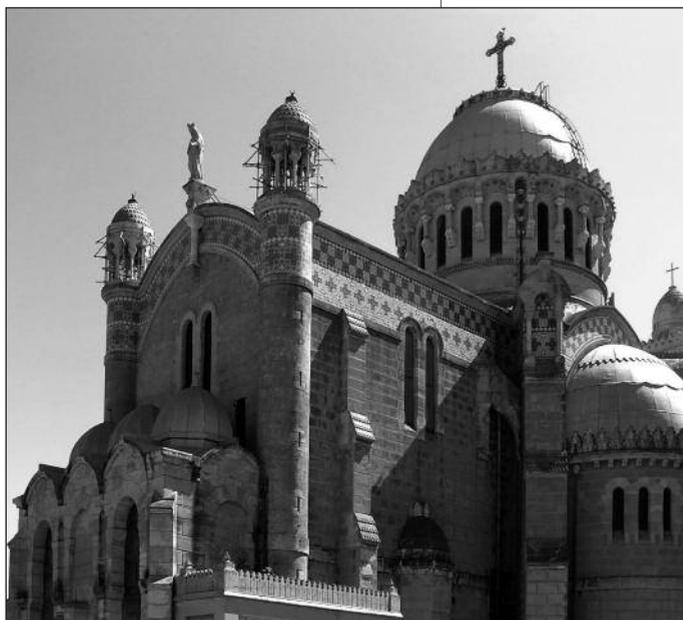
ans sont souvent avancés par les médias algériens, sans que ceux-ci toutefois ne citent leurs sources.

Selon le pasteur Mustapha Krim de l'Eglise protestante d'Alger, lui-même converti à l'âge de 17 ans, près de 80 % des nouveaux chrétiens sont kabyles. La majorité des temples évangéliques se trouvent aujourd'hui en Grande Kabylie, essentiellement autour de Tizi Ouzou. En mars 2008, le préfet y a ordonné la fermeture de deux lieux de culte protestant, en accord avec les dispositions de la loi de février 2006 interdisant toute possession de matériel susceptible d'aider à la conversion de musulmans.

Mustapha Krim note qu'il est impossible d'avoir un dialogue avec le Ministère des Affaires religieuses. « Nous voulons entrer dans une logique de normalisation avec le pouvoir mais nous n'avons aucune réponse. Nous avons déposé une demande de permis de construction d'un temple, près de Bejaia, en Petite Kabyle. Aucune réponse. »

religions

Basilique Notre-Dame d'Afrique, Alger



Le Maroc, de son côté, vient d'expulser deux pasteurs évangéliques de son territoire pour prosélytisme, mais dans ce pays qui revendique sa double identité arabe et berbérophone, le débat ne prend pas la même ampleur, malgré un nombre de chrétiens comparable à celui de l'Algérie.

Questions politiques

L'implantation des nouvelles communautés chrétiennes en Algérie suit géographiquement les bastions du principal parti d'opposition du pays, le front des forces socialistes de Hocine Ait Ahmed, partisan de la liberté religieuse. Beaucoup voient dans ces conversions au christianisme une forme de contestation politique du pouvoir en place, qui met en avant l'islam comme religion du pays.

Depuis l'indépendance du pays, Alger ne réussit pas à intégrer culturellement et économiquement les populations berbérophones, profondément hostiles à l'arabisation du pays. Pour le pasteur Krim, la grille de lecture ne peut cependant pas être uniquement politique. Il met en avant d'abord la démarche individuelle et spirituelle des personnes qui se tournent vers la foi chrétienne, tout en admettant que le choix de la langue est décisif. « Les nouveaux croyants kabyles ont accès à travers la Bible à un texte sacré dans leur propre langue. La simple traduction et diffusion de ce texte en kabyle est une première curiosité. Ce n'est pas le cas pour les Algériens arabophones qui ont accès à une dizaine de chaînes satellites chrétiennes en arabe. Malgré la puissance de ce support médiatique, le succès n'est pas le même car l'islam et le Coran sont associés à l'arabe », reconnaît le pasteur Krim.

L'Eglise catholique, dans un contexte de crispation religieuse identitaire dans les pays méditerranéens musulmans, reste prudente. Certains de ses prêtres sont pourtant inquiétés aujourd'hui. L'Algérie, au même titre que le Maroc, est devenue une étape pour migrants subsahariens désireux de rejoindre clandestinement l'Europe. Le prêtre d'Oran Pierre Wallez a été condamné à un an de prison avec sursis pour avoir organisé une prière commune avec des migrants africains chrétiens, candidats à la traversée vers l'Europe, dans un bidonville de Maghnia, près de Tlemcen. Ou encore, des jésuites français n'ont pas réussi à obtenir des visas pour visiter leurs communautés d'Alger et d'Oran.

Le pasteur Krim se veut pourtant optimiste : « Nos communautés vont continuer à se développer. » La loi de 2006 et le décret de 2008 ne semblent pas avoir ralenti un phénomène difficilement mesurable. Les missions d'évangélisation continuent dans un rapport plus direct. « Ce sont des rencontres d'individu à individu. Nous évitons les grandes réunions. La discrétion est de mise », explique-t-il, de retour d'une mission dans le sud du pays.

Et d'ajouter, déterminé : « Ce pays est rempli de contradictions. Nous sommes victimes de persécutions, et pourtant la liberté religieuse est reconnue par la Constitution du pays, qui entre ainsi en conflit avec les nouveaux textes. Nous pouvons nous exprimer bien plus librement qu'en Tunisie, par exemple, mais nous sommes confrontés à un pouvoir qui refuse tout dialogue. Nos droits sont légitimes. Peut-être faudrait-il passer par des actions bien plus spectaculaires, comme la grève de la faim. »

P. D.

La question kabyle

●●● *Un entretien entre* **Pierre Desorgues**,
Journaliste, Paris
et **Karima Dirèche**,
Historienne, Paris

politique

Pierre Desorgues : *Comment percevez-vous le débat actuel en Algérie autour de la question des conversions au christianisme néo-évangélique au sein de la population kabyle ?*

Karima Dirèche : « La loi anti-conversion de 2006 et le décret présidentiel de 2008 encadrant sévèrement toute activité chrétienne s'inscrivent dans un contexte de recherche de concorde nationale, une politique lancée par Abdelaziz Bouteflika dès son arrivée au pouvoir, en 1999. Ce texte constitue d'abord un message destiné aux islamistes. Comme il faut désarmer les derniers bastions islamistes, le pouvoir leur fait bien savoir que l'identité du pays se confond avec celle de l'islam. Les chiffres du nombre d'Algériens qui se sont tournés vers le christianisme avancés par le pouvoir et les médias locaux me paraissent exagérés. »

Pourquoi les Kabyles se tournent-ils plus vers le christianisme que leurs concitoyens arabes ?

K. D. : « On trouve un rapport étroit entre berbèrité et conversions chrétiennes. Ce n'est pas nouveau. Les programmes d'évangélisation de l'Église catholique au XIX^e siècle ont connu également un certain succès en Kabylie. Cette première vague d'évangélisation catholique était contemporaine de la présence française. Aujourd'hui, l'Église catholique évite toute confrontation avec Alger. Les conversions au catholi-

cisme restent très discrètes. L'activité missionnaire vient essentiellement de mouvements néo-évangéliques. Ces conversions traduisent surtout, à mon sens, une forme de défiance au pouvoir en place qui n'a pas su régler la question de la reconnaissance de l'identité kabyle. »

Il y aurait donc une revendication politique derrière ce recours au christianisme ?

K. D. : « Ce mouvement de conversion ne se résume pas à une simple question de foi. Il touche à l'identité linguistique, au blocage politique du pays, à la marginalisation économique de ces populations, exclues du partage de la rente pétrolière. Les Kabyles qui se tournent vers la chrétienté développent en réaction un discours historique, national, teinté quelquefois d'arabophobie. L'Algérie, avant l'arrivée des Arabes, était une terre chrétienne. Selon eux, l'arabisation du pays et la non-reconnaissance par le pouvoir de l'identité berbère vont de pair avec l'islamisation du pays. La chrétienté est perçue, à partir de figures tutélaires comme saint Augustin, lui-même berbère, comme la seule et véritable religion du pays. »

P. D.

1 • A paraître : **Karima Dirèche**, « Coloniser et évangéliser en Algérie : les dessous d'un mythe », in **Bernard Heyberger** et **Rémy Madinier** (dir.), *Christianismes en terres musulmanes*, Karthala, Paris 2010, 300 p.

Karima Dirèche, chargée de recherche au Centre national de la recherche scientifique français, a beaucoup travaillé sur les missions catholiques en Kabylie au XIX^e siècle.¹

Un commerce juste

●●● **Jean-Claude Huot**, Cossonay-Ville
Secrétaire romand d'Action de Carême

« *Misons sur un commerce juste !* »
La Campagne œcuménique 2010 de Pain pour le Prochain et Action de Carême, avec la collaboration d'Etre partenaires, invite à choisir les filières les plus équitables (économie sociale et solidaire,¹ commerce équitable, agriculture de proximité, etc.) pour ses achats individuels. Les œuvres d'entraide suisses n'en sont pas à leur coup d'essai.

En 1977 déjà, Action de Carême et Pain pour le Prochain participaient à la fondation de la coopérative d'importation OS3, devenue aujourd'hui Claro, le principal fournisseur des Magasins du Monde. En 1992, elles contribuaient à la fondation de Max Havelaar dans le but de dynamiser le commerce équitable en Suisse. Pari réussi, puisque ce label se retrouve pratiquement partout.

La Campagne œcuménique est revenue à plusieurs reprises sur ce thème : en 1986, puis en 2004 avec des pétitions sur le commerce juste. Celle de 2004 est toujours en suspens. En effet, le Conseil national, s'appuyant sur elle, a exigé du Conseil fédéral un rapport sur les relations commerciales de la Suisse et le droit à l'alimentation.

Convaincu qu'un label sur quelques produits ne suffit pas, Pain pour le Prochain et Action de Carême ont repris en 1999, avec la Déclaration de Berne, la *Clean Clothes Campaign*. Cette campagne « pour des vêtements propres » vise à faire adopter un code de conduite par l'ensemble du secteur de l'habillement. Ce code demande le respect des normes fondamentales de l'Organisation internationale du travail (dont l'interdiction du travail forcé) et l'amélioration des conditions de travail (dont le salaire minimum).

Pour qu'un code de conduite soit respecté, il faut un contrôle indépendant. Action de Carême et Pain pour le Prochain soutiennent donc, avec Max Havelaar, le bureau suisse de la Fair Wear

Foundation (FWF). Cette fondation, dont le siège est à Amsterdam, réunit cinquante-deux entreprises, dont cinq ont leur siège en Suisse (Blackout, Mammut, Manroof, Odlo, Switcher). Ces entreprises acceptent de soumettre leur chaîne d'approvisionnement à des contrôles indépendants, organisés dans le cadre multipartite de la FWF, c'est-à-dire regroupant l'Etat, les syndicats, des organisations non-gouvernementales et les entreprises elles-mêmes.

En 2007, la Campagne œcuménique s'est attaquée de manière similaire aux conditions de travail dans le secteur informatique. Là aussi un processus est engagé, passant par la formation des travailleurs et travailleuses à leurs droits. Un projet pilote a été lancé à cette fin en Chine. Une première !

La Campagne œcuménique 2010 rappelle que la poursuite des améliorations dépend en partie des consommateurs. Elle souligne que les populations du Sud ont besoin de relations commerciales équitables pour garantir leur droit à l'alimentation.² Sans prix équitables, sans salaire minimal, il est impossible de se nourrir et de nourrir sa famille correctement. Tout le monde le sait. Reste à agir en conséquence.

J.-Cl. H.

1 • Voir article ci-contre.
2 • www.droitalimentation.ch

L'économie sociale et solidaire

Une troisième voie

●●● **Christophe Dunand**, Genève

Président d'APRES-GE (Chambre de l'économie sociale et solidaire) et directeur de l'entreprise Réalise

Les entreprises de l'économie sociale et solidaire (ESS) placent l'être humain au centre de leur activité économique. Leurs valeurs articulent humanisme, responsabilité écologique et efficacité économique. Contrairement à plusieurs pays environnants, tels que la France, l'Italie, l'Espagne, mais aussi le Brésil, l'Argentine et la Bolivie, l'ESS est encore peu organisée en Suisse. De fait, de nombreuses organisations/entreprises la pratiquent sans le savoir. Pour Genève, on estime que près de 10 % de l'emploi salarié total fait déjà

partie de l'ESS. En France voisine, où les statistiques sont beaucoup plus précises, l'Insee recense entre 12 et 14 % de l'emploi dans ce « tiers secteur ». L'ESS occupe ainsi une place plus importante qu'on ne le croit dans l'économie et la société de notre pays. Sa contribution au bien-être général est mal valorisée par les indicateurs économiques actuels.²

A Genève, l'association pour la promotion de l'économie sociale et solidaire (ESS) a été créée en 2003. En 2006, elle s'est transformée en Chambre de l'ESS. Celle-ci compte actuellement plus de 240 organisations/entreprises membres.³ La Charte de l'ESS genevoise se résume en sept principes :

- être plutôt qu'avoir : priorité aux personnes ; l'économie n'est qu'un moyen pour produire des biens et services utiles à la société ;
- chacun a une voix qui compte : les collaborateurs des entreprises de l'ESS ont voix au chapitre en assemblée générale (coopératives et associations) ;
- produire pour vivre et non le contraire : assurer des modes de production et de consommation écologiquement durables ;
- l'autonomie mais pas l'individualisme : faire partie de l'économie privée, sans

L'économie sociale et solidaire (ESS) est une réalité encore discrète de l'économie suisse. Comme partout en Europe, des centaines d'organisations produisent des biens et des services sans être ni des entreprises à but lucratif ni des services publics. L'ESS, adossée à des valeurs humanistes et écologiques fortes, représente une troisième voie économique durable, par rapport au capitalisme dérégulé et aux dernières survivances du communisme.¹

1 • Cf. sous la direction de **Jean-Louis Laville** et **Antonio David Cattani**, *Dictionnaire de l'autre économie*, Gallimard, Paris 2006, 720 p.

2 • L'avenir serait de fédérer les entreprises ESS dans chaque canton, pour donner une visibilité à ces acteurs innovants, et, qu'à terme, chaque canton héberge une Chambre de l'ESS, avec une fédération romande (puis nationale).

3 • La Chambre de l'ESS développe différentes prestations pour ses membres, à l'instar des autres chambres de commerce, notamment dans le domaine de la formation, de l'information, de l'appui aux nouveaux projets d'entreprise ESS. Son portail, www.apres-ge.ch, permet de trouver des dizaines de services et de biens de consommation produits dans le respect de critères sociaux et écologiques. Après-Ge : 5 Rue Liotard, 1202 Genève, info@apres-ge.ch.

pour autant partager des valeurs individualistes ;

- *l'intérêt collectif* : la recherche de l'intérêt collectif prime sur le profit individuel ;

- *riches de nos différences* : prohiber toute forme de discrimination, apprendre ensemble et rechercher les complémentarités ;

- *la cohérence* : appliquer dans l'action les valeurs que l'on défend.

Concrètement

Sur le terrain, ces engagements se traduisent par des entreprises au sein desquelles la parité des salaires entre les hommes et les femmes tient de l'évidence. Les écarts salariaux sont incomparablement plus faibles (1 à 3 voire 1 à 6) que ceux des grandes banques helvétiques (1 à 500) : les entreprises ESS versent des salaires plus modestes aux dirigeants et généralement plus élevés pour les fonctions de base. Le but de l'entreprise est l'intérêt général. Au niveau économique, il s'agit d'atteindre l'équilibre et de financer le développement et les investissements éventuels, mais pas de maximiser le profit et la rémunération des actionnaires (but non lucratif ou à lucrativité limitée). La conservation des emplois est une priorité, tout comme la formation continue. Les processus de production sont les plus écologiques possibles.

Les formes juridiques dominantes en Suisse sont l'association, la fondation et la coopérative. La France et la Belgique ont mis en place des statuts juridiques plus adaptés aux réalités actuelles. Ces formes juridiques ne représentent cependant pas en soi un critère d'appartenance à l'ESS. Des S.A. et des Sarl peuvent très bien en faire partie si elles mettent en œuvre des

valeurs sociales et solidaires, si elles s'engagent à ne pas mettre en péril les équilibres écologiques et renoncent à maximiser leur profit. De même, toutes les organisations associatives et coopératives ne sont pas sociales et solidaires.

Les premières entreprises ESS sont nées dans le sillage du développement du capitalisme au XIX^e siècle, en réaction aux conditions inhumaines qui prévalaient. Coopératives, mutuelles, puis associations diverses se sont multipliées avec l'industrialisation. Initiées par des entrepreneurs guidés par des valeurs humanistes, et souvent chrétiennes, ou par des ouvriers révoltés par les conditions de travail, leur nombre a rapidement crû. Elles n'ont toutefois pas réussi à construire une alternative au bipolarisme « capitalisme - communisme » qui domina longtemps. La construction de l'Etat-providence s'est en partie réalisée par l'intégration d'innovations dues à des organisations de l'ESS (assurances diverses, mutuelles de santé, principes de sécurité sociale, services aux personnes notamment). Durant la même période, certaines entreprises sociales et solidaires se sont transformées en organisations à but lucratif (certaines coopératives de consommation et coopératives industrielles notamment).

Cependant, après cette période de relative stagnation, à partir des années '80, le chômage, les processus d'exclusion ainsi que les enjeux écologiques ont été les moteurs d'une nouvelle vague d'initiatives sociales et solidaires. La crise économique et écologique actuelle contribue à montrer que seule une économie guidée par des valeurs fortes pourra durer.

On trouve en Suisse des acteurs de l'ESS dans tous les secteurs d'activités économiques, tels que l'habitat (coopératives d'habitation), les secteurs artisanal, industriel (p. ex. une coopérative d'imprimerie) et agricole (les coopératives maraîchères), les services environnementaux (p. ex. des services de conservation de la biodiversité), les services aux personnes (entreprises d'insertion, crèches, de soins à domiciles, etc.), les services divers (services informatiques, médias, transports, entretien, jardinage, etc.), l'éducation, l'enseignement et la formation des adultes, le commerce local et international équitable, la finance, les fonds de pension, les loisirs (activités culturelles, artistiques, sportives, restauration).

Les entreprises ESS les plus rares dans notre pays sont celles à forte intensité en capital, telles que dans la construction et l'industrie lourde. Mais en France et en Espagne, il existe des coopératives industrielles et de construction importantes ; elles montrent qu'aucun secteur économique utile à la société n'échappe a priori à l'ESS.

Un système pour tous

Aussi chaque citoyen, chaque famille peut-il choisir d'appliquer des critères écologiques et sociaux lors de l'achat de biens et services nécessaires, tels que ceux vulgarisés par le commerce équitable. Un *consomm'acteur* cohérent avec ses valeurs cherche à habiter une coopérative d'habitation *minergie*, construite par une coopérative de construction. Il évite au maximum la mobilité « dure ». Il se fournit en légumes et en fruits auprès de producteurs de proximité, si possible bio, avec qui il passe un contrat. Il achète les céréales et autres produits de l'agriculture

de proximité dans une plate-forme telle que TourneRêve à Genève ou directement aux producteurs locaux. Il boit des jus de fruits (parfois fermentés...) de la région, se fournit en produits d'entretien écologiques, voyage dans la région en priorité avec les transports en commun et fait du tourisme durable. Il tente de s'habiller avec des textiles produits dans des conditions sociales et écologiques certifiées (offre à développer), achète ses livres dans une librairie coopérative et des produits électroménagers du consortium Mondragon (coopérative industrielle) et recourt aux services financiers d'une banque en cohérence avec les valeurs ESS. Il utilise des logiciels libres et travaille dans une entreprise dont il est membre (entreprise associative), coopérateur ou co-proprétaire, ce qui lui permet d'influer sur son évolution. Le fonds de pension de son entreprise est géré selon des valeurs ESS.

On ne trouve bien sûr pas de tout sur le marché ESS. Certains biens et services locaux ont (momentanément ?) disparu avec la mondialisation. D'autres sont à créer en fonction de l'évolution des besoins. Les tarifs des entreprises sociales et solidaires sont parfois un peu plus élevés que ceux du marché. Le respect des conditions de production et de transport écologiques et sociaux a son prix. Cela a été bien compris avec les produits du commerce équitable (une des familles de l'ESS). De nouvelles formes de distribution sans intermédiaires permettent cependant de compenser tout ou partie de ces surcoûts. C'est notamment le cas avec l'agriculture contractuelle de proximité.

Au niveau des entreprises et des collectivités, la même politique peut s'appliquer aux achats : priorité aux biens et services produits avec des stan-

dards écologiques et sociaux les plus élevés. Ce levier des achats institutionnels, couplé à celui de la *consomm'ation* des individus, est considérable ! Si chaque commune, chaque ville, chaque canton, chaque citoyen appliquait une telle politique dans notre pays, toutes les entreprises sociales et solidaires seraient renforcées et de nombreux emplois locaux seraient créés.

Sans limites et durable

Le potentiel économique de l'ESS n'a pas de limites théoriques. Il dépasse largement la place résiduelle que certains aimeraient la voir occuper. On l'a vu, tous les biens et services utiles à une vie agréable et durable peuvent être produits par l'ESS. Ses « parts de marché » dépendent de la demande individuelle et collective et de conditions-cadre favorables pour la production.

Les entreprises de l'ESS, tant en Suisse qu'à l'étranger, ont des pratiques économiques comparativement bien plus durables que les entreprises capitalistes ou que nombre de services publics. A Genève, ces dernières années, le prix et la bourse du développement durable ont d'ailleurs été remportés à plusieurs reprises par des organisations de l'ESS. Est-ce un hasard ?

L'ESS n'est pas un dogme économique appliqué à une réalité supposée uniforme. Ce n'est pas non plus une nouvelle théorie à mettre en œuvre. Ce sont des initiatives locales, singulières, souvent anciennes, ancrées durablement dans un territoire et une collectivité, et en évolution permanente. Aucune entreprise ESS n'est exempte de limites et de défauts, mais chacune s'engage à évoluer dans le sens de la justice sociale et du respect des équilibres écologiques.

L'avenir dira quelle sera la place de l'ESS dans l'économie suisse. De nombreux jeunes, chômeurs éjectés d'entreprises capitalistes ou salariés bien payés, désirent s'y engager. Leur motivation principale est d'avoir une activité professionnelle en cohérence avec leurs valeurs humanistes et écologiques.

La crise actuelle nous rappelle que l'économie ne peut fonctionner sans régulation, donc sans valeurs. Les entreprises de l'ESS nous montrent qu'il est tout à fait possible de concilier valeurs humanistes, engagement écologique et efficacité économique. Ceci passe par un travail patient de dépassement de nombreux préjugés : le profit n'est pas, par exemple, le seul moteur de l'économie et la seule motivation des entrepreneurs, loin s'en faut ; les coopératives ne sont pas un modèle éculé, dont l'aspect démocratique n'entraînerait que des lourdeurs inutiles ; les entreprises de l'ESS ne sont pas subventionnées, mises à part celles qui produisent des biens et des services pour la collectivité, etc.

L'ESS donne la possibilité à chacun de s'engager concrètement pour un monde meilleur, à son niveau et selon sa marge de manœuvre, comme *consomm'acteur* et comme citoyen. Elle se construit de bas en haut, à côté de nous. Ce qui lui manque peut-être encore, comme le dit le philosophe français Patrick Viveret, c'est d'avoir l'ambition de ses moyens.

Chr. D.

L'esprit des lieux

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

cinéma

Dès ses premiers films, le réalisateur autrichien Michael Haneke a joué avec l'angoisse de ses spectateurs : *Benny's Video* (1992) et surtout *Funny Games* (1997) la distillaient avec un art consommé à la limite du supportable. Avec *La pianiste* (2000), pour laquelle l'air buté d'Isabelle Huppert convenait parfaitement, et surtout *Caché* (2004), la caméra de Haneke se faisait moins frontale mais tout aussi inquiétante.

Son dernier film, *Le ruban blanc*, tout en gardant cet art du malaise, si on ose dire, atteint des dimensions inédites par son ancrage historique et surtout géographique. Tout se passe ou presque dans un petit village d'Allemagne du Nord, marqué par l'austérité du paysage et plus encore celle des mœurs féodales, religieuses et rurales en cet été 1913. La tristesse qui se dégage du ciel bas et de la monotonie des champs est accentuée par le choix qu'a fait le réalisateur du noir et blanc, dans des images d'ailleurs magnifiques.

Chacun dans ce village a son rôle qu'il doit remplir et ne pas transgresser pour que l'ordre puisse continuer à régner : le baron dans son château, le régisseur, le pasteur dans son presbytère luthérien, l'instituteur dans son école, le médecin dans son cabinet, le paysan dans sa ferme... Leur fonction est tellement

prépondérante que Haneke, également auteur du scénario,¹ ne leur a pas donné de noms mais les désigne par leur titres ou leurs occupations. Seuls les enfants sont appelés par leurs prénoms.

Cependant, comme une voix off nous en instruit dès la première image, des choses étranges se sont produites cette année-là. On les a connues par des rumeurs et beaucoup de questions n'ont jamais reçu de réponses. Nous comprenons ensuite que cette voix est celle de l'instituteur devenu vieux, lui qui se révèle être un des protagonistes majeurs de cette histoire. Il s'agit ainsi d'une reconstruction historique, qui se nourrit, sans le dire, de tout le douloureux passé de l'Allemagne au XX^e siècle, mais aussi psychologique, à travers un témoin privilégié.

Dans la vie calme d'un village à travers ses saisons et ses travaux, d'un été à l'autre, comment peut-il se faire que le cheval du médecin s'entrave sur un fil tendu pour faire tomber son cavalier, et qu'on a fait disparaître aussitôt ? Qui a enlevé le jeune handicapé ? Qui a incendié la ferme ? Qui a tourmenté le petit héritier du château ?

Certes, nous sommes témoins d'autres actes de malveillance : ainsi le jeune paysan exerce-t-il sa vengeance en décapitant les choux dans le potager du château ; ainsi une petite fille sacrifie-t-elle l'oiseau de prédilection de son père ; ainsi de la scène atroce dans laquelle le médecin renvoie sa maîtresse, qui est aussi sa servante, en l'humiliant par une

Le ruban blanc,
de Michael
Haneke

1 • **Michael Haneke**, *Das weisse Band, Das Drehbuch zum Film*, Berlin Verlag, Berlin 2009, 220 p.

La donation, de Bernard Emond

bordée de reproches abjects. Nous sommes aussi amenés à soupçonner tels enfants, tels adultes. Mais finalement, nous n'aurons pas le fin mot de ces événements qui détruisent insidieusement le village et sa communauté.

Haneke veut sans aucun doute dénoncer les rapports faussés qui régissaient ces cellules de vie familiale et sociale au début du XX^e siècle. Le symbole du *ruban blanc* que le pasteur oblige les enfants à porter en signe d'infamie pour telle faute grave ou vénielle, attestée ou supposée, est parlant. L'humiliation et la culpabilité sont ainsi manifestées publiquement par des enfants, alors que les adultes se livrent en secret et avec impunité à leurs actions mauvaises. Pour lui, le rigorisme engendre l'hypocrisie et l'humiliation qu'on fait subir aux plus faibles, et par là le ressentiment précurseur des totalitarismes.

Haneke est trop subtil pour faire autre chose que de suggérer dans l'esprit du spectateur une relation avec le terrible mécanisme qui va s'imposer en Allemagne entre les deux guerres. Le film s'achève d'ailleurs au début août 1914, avec l'attentat de Sarajevo. En réalité, il s'agit, comme dans ses autres films, d'une intense méditation sur le Mal. Pourquoi cette attirance, qui paraît invincible,

à faire souffrir les autres ? Pourquoi le Mal traverse-t-il toutes les conditions sociales et tous les âges ? Pourquoi ne peut-on en rendre raison, pas plus que les événements néfastes du village ne reçoivent d'explication ? Comme Bergman dans sa période d'interrogation métaphysique, et avec la même rigueur, Haneke cerne les visages, les gestes, les regards. Comme pour associer la nature à cette enquête, il scrute et observe le paysage, si tranquille qu'on ne croirait pas qu'il puisse abriter une telle violence.

L'héroïsme de la charité

La force du paysage du Québec dans la région de l'Abitibi, son étrangeté, sa tranquille beauté marquent le troisième volet de la trilogie de Bernard Emond sur les vertus théologiques. C'est en contemplant la gravité des rives du Saint-Laurent et la splendeur majestueuse du fleuve, qu'il s'était interrogé en 2005 sur la foi, dans *La neuvaine*.² Après un film sur l'espérance en 2007, il retourne à l'héroïne de son premier film en abordant la charité, dans *La donation*. Le sujet est des plus périlleux, exposant le film à la sentimentalité ou à la fadeur.

Il n'en est rien. L'œuvre, austère il est vrai, est portée par un regard vraiment contemplatif, qui prend son temps et s'accorde aux hésitations de sa protagoniste. Elle est aussi servie par une photographie qui sait s'attarder sur le ciel et ses nuages, sans qu'il en soit fait un lourd symbole, et par une musique à la fois lyrique et sobre.

« *Le ruban blanc* »



2 • Cf. « Croire ou ne pas croire », in *choisir* n° 551, novembre 2005, pp. 27-29.

Nous retrouvons le docteur Jeanne Dion que nous avons vue dans *La neuvaine* osciller entre le désespoir et la foi qu'un jeune homme lui indiquait autour de Sainte-Anne de Beaupré. Elle quitte ici Montréal pour répondre à la demande de remplacement durant un mois d'un médecin de campagne, et peut-être pour le remplacer ensuite car, dit l'annonce, « il est très attaché à sa clientèle âgée ».

Jeanne, à laquelle Elise Guibault prête toujours son beau visage, entre délibérément dans ce nouveau métier, elle qui était habituée aux urgences de la métropole. Il faut ici, à Normétal, prendre le chemin de la patience, du réconfort et aussi de la solitude devant la souffrance inguérissable et l'inéluctable vieillissement. Trois morts tragiques ou douces ponctuent ce mois de remplacement, et, lorsque le médecin revient, c'est aussi pour laisser la place.

Jeanne hésite, ne sait pas, s'interroge, un peu comme elle l'avait fait devant le saut de la foi. Ce n'est pas une interrogation superficielle. Comme le dit le curé du village dans son homélie : dans le *Notre Père*, ce qu'il y a de plus mystérieux, c'est bien de dire : « Que ta volonté soit faite »... Qu'en savons-nous ? Mais il y a plus, et c'est sans doute le point le plus douloureux et le plus authentique du film : l'immense lassitude qu'entraîne la charité dans l'héroïsme du quotidien.

Oui, Jeanne est proche de ses patients, de ceux qui ont sans cesse recours à elle, ont besoin d'elle, qui oscillent entre résignation et découragement. Le médecin n'a pas le droit de se montrer pessimiste ou simplement fatigué. Le

paysage lui-même, dans sa nostalgie, indique cela : selon la lumière du jour, il invite à la tristesse ou à la paix.

L'hésitation de Jeanne devant le sacrifice de se donner totalement nous apprend plus sur la nature de la charité que tout autre discours bien pensant, même si la dimension de la joie du don aurait aussi pu être présente. *La donation* par le médecin de sa maison et de sa clientèle doit s'accompagner d'un don plus essentiel et plus profond.

Comme dans *La neuvaine*, la réponse reste ouverte. Cependant, quelque chose nous dit que Jeanne restera en Abitibi : son amitié pour Pierre, le boulanger - celui qui nourrit de l'essentiel, personnage bien proche dans sa simplicité de celui qu'interprétait Patrick Drollet -, si elle n'en est pas le signe évident, résonne au moins comme un appel humain et tendre.

Radicalité spirituelle

Bernard Emond ne le cache pas : dans ses *entretiens* publiés au moment où paraissait le film,³ il plaide pour une radicalité spirituelle qui puisse arrêter « cette autodestruction par manque d'intérêt » qui a entamé le Québec, et bien au-delà évidemment.

La donation a reçu plusieurs prix au festival de Locarno 2009. Il n'y a pas de doute qu'un jour ou l'autre, la trilogie de Bernard Emond viendra plus largement toucher les cœurs.

G.-Th. B.

3 • *La perte et le lien. Entretiens sur le cinéma, la culture et la société*, Médiaspaul, Montréal 2009, 176 p.

Grandes et petites vertus

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Philoctète, de Heiner Müller

Théâtre national de Strasbourg, mise en scène Jean Jourdheuil, du 18 au 31 mars

Philoctète, variation à partir de Sophocle,

Théâtre de Carouge, mise en scène Jean-Pierre Siméon, du 18 février au 7 mars

Philoctète, de Heiner Müller, au Théâtre de la Ville, Paris, puis à Vidy-Lausanne ; *Philoctète*, d'après Sophocle, avec Laurent Terzieff au Théâtre de l'Odéon, Paris, puis au Théâtre de Carouge... Les planches revisitent la mythologie grecque, lointain fonds de culture qui nous reste d'une scolarité où nous abordions avec fascination *L'Illiade* et *L'Odyssée*. Nous allons voir Kirk Douglas au cinéma, en Ulysse rentrant dans son royaume d'Ithaque, victorieux de la guerre de Troie, devant encore affronter mille épreuves, luttant contre le Cyclope ou attaché au mât de son navire, résistant au chant des sirènes.

Un héros tragique

La guerre de Troie, nous y revoilà, avec ce *Philoctète*, inspiré du texte de Sophocle, réécrit par l'auteur marxiste de l'ex-Allemagne de l'Est, Heiner Müller. Philoctète est ce héros déchu au pied gangrené, abandonné sur une île par Ulysse naviguant vers Troie. Lorsque Ulysse apprend par un devin que les Grecs ne prendront jamais Troie sans les flèches d'Héraclès, il revient dix ans plus tard - la guerre s'enlise - chercher le moribond qui possède ces flèches, et débarque sur l'île du reclus.

Sur une scène désertique, une lance plantée dans le sol, un triangle figurant l'île de l'exil, Lemnos. Trois hommes se

mesurent les uns aux autres, dans une langue lyrique et trash à la fois (la patte de Müller) évitant tout pathos. C'est joué, dans une progression infernale, par trois grands acteurs, dont Maurice Bénichou (longtemps sous la houlette de Peter Brook).

Dans le dépouillement absolu, sans décor, sans sons ni musique, sans dieux non plus - puisque Heiner Müller en bon communiste ne croit qu'en l'homme -, la ruse, le mensonge, la raison des armes sont portés par les deux émissaires : Ulysse et Néoptolème, confrontés à la description tragique et cynique que fait Philoctète d'une décrépitude, la sienne, et par là de celle de toute condition humaine. A quoi servent la vérité, la loyauté ? La guerre permet-elle toutes les exactions ? L'homme blessé et solitaire qui se traîne à quatre pattes vaut-il mieux que l'animal sauvage ? Qu'est-ce que la gloire du héros ? Ou encore, la politique est-elle au-dessus des codes d'honneur ?

Ulysse, ici comme chez Sophocle, est dépeint comme un chef de guerre rusé et intéressé, loin du héros d'Homère. Ainsi Philoctète s'adresse à lui, usant d'un syllogisme : « Ulysse était un menteur. Si tu es Ulysse et me nommes Philoctète, alors je ne le suis pas. »

Néoptolème, au cœur non encore perverti, n'arrive pas à mentir, tandis que Philoctète est le vrai héros de cette tranche de mythologie. Résistance d'un

homme au nom de hautes valeurs. Austère et magistral texte, qu'il est dommage d'aborder sans avoir fait quelques repérages sur la guerre de Troie...

Entreprise sans foi ni loi

Autres codes, autres temps. La négation de toute valeur dans l'entreprise de nos économies libérales est le sujet de *Push Up*, une féroce mise en scène de ce qu'une certaine « culture d'entreprise » fait, et surtout défait, dans notre société.

Un univers de cadres avec leurs badges, leurs affrontements sans vergogne pour gagner le sommet. En contrepoint, les dialogues des surveillants de nuit qui passent dans les bureaux quand tout le monde est parti. Peut-être trouveront-ils le corps inanimé de l'un de ces petits soldats du néolibéralisme qui aurait craqué... Depuis que la pièce a été écrite, la réalité a dépassé la fiction, puisque l'on sait que près d'une trentaine de cadres de France Telecom se sont donnés la mort, poussés à bout par des restructurations humainement intenable.

Dans *Push Up*, le double discours, le chantage, la manipulation, le sadisme, les « avantages » en nature, la vengeance règnent en maîtres dans cette enclave étanche qu'est l'entreprise. Là, les « addicts » adorent le cliquetis feutré des claviers d'ordinateurs, spécialement ceux du 16^e étage, « la direction », où ils espèrent grimper un jour.

La crise économique actuelle ne remet pas en cause ce propos critique d'une allégeance à un système économique destructeur, au contraire, la peur de perdre son emploi résonnant aujourd'hui comme de nouvelles motivations, forcées par la nécessité. Pièce bien construite, bien découpée, avec des

longueurs au début, supportées grâce à des comédiens remarquables.

Dans le même contexte, la pièce *Top Dogs* d'Urs Widmer (succès universel depuis sa création en 1996) demeure la satire la plus emblématique de ce monde impitoyable.

Veule et nihiliste

Tchekhov n'avait pas 20 ans lorsqu'il écrivit cette pièce, vers 1880, qui contient déjà les grands thèmes qui parcourront tout son théâtre. De Jean Vilar à Patrice Chéreau, nombre de grands metteurs en scène se sont mesurés à cette pièce ou s'en sont inspirés.

Platonov, jeune instituteur, issu d'une riche famille ruinée, marié à l'innocente Sascha, est un séducteur malgré lui. Invité dans les soirées d'une petite société noceuse et cultivée, branchée, dirait-on, il sème la provocation et attise les conflits par ses propos, souvent cruels et cyniques, parfaitement désabusés. Il ne croit à rien mais semble tout deviner de la marche humaine. C'est un nihiliste. Pour tout arranger, c'est aussi un grand buveur. On se demande ce que les femmes lui trouvent.

Platonov agit comme un révélateur des crises de couples et d'argent, et des conventions qui tiennent ensemble ce petit monde. Y gravitent transfuges de la bourgeoisie montante sous le tsarisme finissant, aristocrates, hauts fonctionnaires et bien sûr Platonov, électron libre, misanthrope au fond de lui-même. Trois femmes sont prêtes à tout pour l'aimer et même le partager : la riche veuve d'un général, Anna Petrovna, Sofia, mariée à Sergueï, et sa propre femme, Sascha, à qui il lance cette phrase à la portée philosophique : « Reste sans savoir, si tu veux m'aimer. »

théâtre

Push Up, de Roland Schimmelpfennig

mise en scène Gabriel Dufay, Théâtre des Célestins, Lyon, du 2 au 12 février

Platonov, de Tchekhov

Théâtre de Carouge, Genève, jusqu'au 7 février, Espace Nuithonie, Villars-sur-Glâne, le 10 février

théâtre

Dans les salons d'Anna Petrovna, où brille et se déchire ce microcosme, on tient des propos sur ce qui sépare l'amitié de l'amour, on déplore que l'humanité actuelle ne connaisse plus la gratitude. On lance des aphorismes : « Tout bonheur personnel est un égoïsme » ou « Tout est souillé sur terre ».

La belle demeure d'Anna sera achetée par les hommes de paille d'un riche juif, Abramovitch Venguérovitch, personnage peu sympathique, qui nous plonge dans une époque d'antisémitisme larvé. Tout part à vau-l'eau en somme. Platonov, pour qui Sofia a tout abandonné afin de le suivre, l'abat de dépit d'une balle de revolver à la fin de la pièce.

Claude-Inga Barbey
et Guillaume Pin
dans « Platonov »



Les comédiens, pourtant bons, raides dans leur smoking, pour les hommes, sont desservis par une absence de « décor » durant les 2h20 que dure la pièce. Dommage pour Maurice Auffer, Claude-Inga Barbey, Armen Godel, Christian Gregori et les autres. Roberto Molo, en moujik tueur, reste marquant. Sascha manque de consistance, Sofia a un parler coupant. Valentin Rossier, qui dirige aussi la mise en scène, campe sans reproche, mais dans un même registre, un personnage veule, égocentrique, goujat, dont la crise existentielle ne touche personne lorsqu'il atteint au désespoir. L'austérité de la scénographie ne sied pas à Tchekhov.

Les comédiens entrent sur le plateau par le fond, entre des voiles tendus et des lustres figurant le hall d'un grand hôtel, et l'on voudrait voir évoluer cette petite société finissante - plus bobo que traditionnelle - sous les lampions d'une joyeuse fête où l'alcool coule à flots, puis dans la *datcha* en forêt où se noue le drame final. Comment croire, dans cette froideur, à la splendide nuit de pleine lune du dialogue qui emporte les personnages au-delà d'eux-mêmes ? Tchekhov n'est pas Brecht.

La pièce, qui commence en comédie, s'achève en tragédie. Le public rit jusqu'aux répliques finales. Un peu frustrant que ne se dégagent pas mieux les lignes de force de l'œuvre.

V. B.

Un prophète du passé

Georges Darien

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Qui est Georges Darien ? Un pamphlétaire révolutionnaire de la fin du XIX^e siècle, un fils de la Commune, un homme dangereux pour la tranquillité du bourgeois quand ce dernier était encore le maître incontesté du monde sous sa forme plus ou moins humaine. Darien, c'est Bloy, moins la foi, la foi comme explosif qui fait sauter le monde. L'un attend la Révolution et l'autre l'Apocalypse dans le même sentiment d'extase et de tremblement. Otez à Bloy la foi, vous avez Darien. Donnez la foi à Darien, vous avez Bloy.

L'Ennemi du peuple, quel beau titre pour qui veut tirer le peuple de sa torpeur et de son esclavage. Valéry disait bien de Pascal qu'il était l'ennemi du genre humain (il était en tout cas son ennemi personnel). Mais dites-moi, où est le peuple aujourd'hui, et quel est son pasteur ? Y a-t-il encore un peuple au sens où Robespierre et Saint-Just entendaient ce mot ?

Georges Darien n'est pas de ces songe-cieux intellectuels, de ces chercheurs qui dissertent et dissèquent à froid et à qui mieux mieux, mais de ces polémistes à sang chaud qui se servent d'une plume comme d'un bâton ou d'une épée. Il est de la race de ces croyants fanatiques qui croient avec fureur ou cherchent en gémissant, de ces athées

qui nient et doutent avec l'énergie de l'espoir et du désespoir car, quoiqu'on fasse, il ne faut jamais le faire à moitié, même si l'on ne fait rien du tout. Si l'on est paresseux, soyons-le avec rage et colère, ou bien avec un froid et voluptueux dédain de toute activité.

En fait, Georges Darien fait partie de cette petite tribu d'incendiaires qui, de toute éternité, ont déclaré la guerre au monde, comme l'ont fait en leur temps les prophètes, les apôtres, les martyrs et les confesseurs. C'est pourquoi je l'appelle un Bloy sans Dieu, mais non sans feu, et même un Bloy contre Dieu, ce qui ne le rend pas moins fort ni moins furieux.

La France perdue

C'est avant tout à la France et de la France que Darien parle. C'est elle qu'il veut remettre sur les rails, comme la bonne locomotive qu'elle devrait être ; mais les rails et la destination de quel progrès ? Car chaque peuple a une mission et s'il y déroge, il cesse d'exister, du moins sur un plan spirituel. Il n'est plus qu'un agrégat d'individus lancés dans la course au bien-être et au confort et sur qui se jette la plèbe des marchands et des publicitaires.

Georges Darien,
L'Ennemi du peuple,
L'Age d'homme,
Lausanne 2009,
186 p.

Georges Darien écrivait en 1900. Ce révolutionnaire qui reprochait à ses coreligionnaires leur mollesse, leur tolérance et leurs bavardages, cet anarchiste impatient était avant tout un patriote. Il faut être un sacré optimiste pour croire qu'on peut changer la nature humaine et la changer sur une grande échelle. Non seulement quelques prédestinés par-ci par-là, mais tout un peuple.

Jeanne d'Arc a réveillé son peuple pendant un an ou deux, puis il s'est endormi. Nous autres, chrétiens, qui avons été élevés à la rude école du jansénisme, sommes un peu plus modestes. Nous savons bien que les pompeuses constructions du Grand Siècle masquaient ce néant que Saint-Cyran, Nicole, Pascal, Bossuet, Fénelon ou La Rochefoucauld voyaient tous les jours dans le cœur humain.

Mais une nation, dira-t-on, c'est autre chose qu'un simple individu. C'est à la fois plus et moins. Le salut des nations n'est que de ce monde, disait Richelieu, à quoi Péguy répondait que son salut de chrétien était indissolublement lié à son salut de Français. Une nation peut être grande même si la masse de ceux qui la composent sont tels que les observe un moraliste misanthrope. C'est vrai. La grandeur temporelle ne recoupe pas nécessairement la grandeur spirituelle. Eh bien ! regardons-la bien cette France. Mais existe-t-elle encore ? L'apercevons-nous au bout de notre lorgnette, cent ans après que Darien ait écrit ses pamphlets ?

La France fut jacobine. Le jacobinisme lui tint lieu de colonne vertébrale. Jacobine, elle le fut même sous les rois qui furent les premiers Jacobins, si bien qu'il n'y a pas grande différence entre le gouvernement de Louis XVI et celui de Robespierre. Mais si le jacobinisme convient à un peuple en bonne santé, il détruit un peuple anémique. La France,

ci-devant fille aînée de l'Église, n'est ni à l'aise ni à sa place dans le monde moderne. Peut-être n'est-elle pas faite pour lui, ni lui pour elle, et devrait-elle employer toutes ses forces à le rejeter et à orienter l'histoire dans un autre sens. Encore faudrait-il qu'elle se souvînt de sa vocation spirituelle et de son histoire (c'eût été son génie de nation paysanne, militaire et chrétienne), au lieu de vouloir singer une nation commerçante, capitaliste et protestante comme l'Angleterre.

Un homme en colère

Le pamphlet et la polémique sont des genres éminemment français. La France est, comme Chesterton l'a observé avec une pointe d'envie admirative, un pays de duellistes et de frondeurs. Rabelais, Voltaire, De Maistre, Veuillot, Hugo, Barbey d'Aurevilly, Rochefort, Baudelaire, Bloy, Zola, Darien, Daudet, Maurras, Bernanos, Céline, Paraz, de Roux, Hallier, tous à un moment ou à un autre se sont senti des démangeaisons de troquer la plume contre l'épée. Ne pouvant pas le faire depuis les fameux édits promulgués par Richelieu (encore que Veuillot ne se soit pas gêné de défendre ses idées et son honneur de Français et de chrétien avec la pointe de son épée), c'est à la plume qu'ils ont confié, contraints, leurs mépris, leurs dégoûts et leurs colères. Et si chez nous la droite est plus riche en polémistes et en frondeurs que la gauche, c'est tout simplement parce que celle-ci va dans le sens de l'histoire et qu'elle n'a désormais plus qu'à se laisser dériver au fil de l'eau comme un cadavre. Car il n'y a que les vivants qui réagissent.

Il faut lire Darien pour son style et sa véhémence. Les idées, ça se prend, ça se quitte selon le point de vue adopté et la marche du temps. Changer de camp n'est pas très grave. Mais un homme qui est en colère et qui a du style (et qu'est-ce qui peut donner du style sinon la colère ?) a de la dynamite entre les doigts. Au fond, Darien est contre tout et tous. Aujourd'hui sa cible changerait, mais il pointerait toujours le bout de son fusil contre les gens assis, les nantis, les planqués, les dormeurs, les profiteurs, ceux de l'arrière, comme on disait en 14, ceux que l'Évangile appelle les *sépulcres blanchis*.

Darien appartient à la petite phalange de ceux qui, comme Pascal, veulent empêcher les hommes de dormir. Quel que soit leur drapeau du moment, les pamphlétaires appartiennent tous à la même tribu : celle des prophètes. Et les prophètes ont toujours raison, même si l'avenir dément leurs prévisions. Dans ce cas, c'est l'avenir qui a tort, l'avenir qui n'a pas assez de génie pour déchiffrer son message et qui retourne à son ornière comme un chien à son vomit. Car il faut sans cesse faire lever la pâte. Tous les avènements se ressemblent : ils sentent la mort.

L'intolérance comme étendard

Naturellement, l'intolérance est la vertu principale des prophètes. Écoutons Darien : « L'homme, même le meilleur, est devenu ignoblement tolérant. Il pousse l'abjection jusqu'à s'enorgueillir de cet horrible vice. Il a cessé d'être empoigné, entièrement possédé par cette intolérance qui trempe le caractère de l'être et lui permet d'accomplir de grandes choses. Il éprouve tout au plus des crises d'indignation, mais

l'indignation est passagère, elle agit par à-coups, ne laisse rien derrière elle que de la fatigue et du dégoût : ses accès se dissolvent en espoirs refoulés, en pétitions, en sottises, ils donnent la maladie de la justice et non pas la soif de l'action. L'intolérance est permanente, c'est la défiance qui vibre en elle, elle ne veut pas de réformes mais des suppressions totales : il faut être intolérant pour être libre. »

Cet homme de gauche, ce révolutionnaire enragé fait penser à ce royaliste fameux qui disait : « Je ne reproche pas aux Français d'avoir coupé la tête un jour au roi, mais au roi de n'avoir pas coupé la tête à son peuple. » On ne saurait être plus tranchant.

Darien dénonçait le même mal que son frère ennemi Bloy : l'interdiction par la correction politique et humanitaire d'avoir des ennemis. Tout homme devait être désormais l'ami du genre humain. Au besoin, on l'y contraindrait. La guerre civile ou étrangère était un luxe que la société et le commerce ne pouvaient plus se permettre.

La lecture de ce pamphletaire n'apportera pas plus d'eau à notre moulin que de lumière à notre chandelle, mais elle nous rappellera que dans d'autres cantons aussi, des hommes creusent et frappent à coups de pic pour faire s'écrouler le temple de Mammon. Un homme qui se lève et qui dit à ses semblables leurs quatre vérités, c'est toujours un beau spectacle. Un homme libre est un homme seul, et un homme qui dit ce qu'il pense est mis au ban de la société. Comme cet homme qui, il y a deux mille ans, disait avoir vaincu la mort.

G. J.

L'humanisation de Dieu

Jacques Pous,
La tentation totalitaire.
Essai sur les totalitarismes de la transcendance, L'Harmattan,
Paris 2009, 509 p.

On pourrait être tenté de réduire le dense ouvrage de Jacques Pous au thème annoncé par le titre : le totalitarisme des religions monothéistes. Une lecture attentive oblige pourtant à dessiner un schéma plus large, celui d'une *philosophie de l'histoire de la religion*, et de fixer un thème conducteur moins convenu : *l'humanisation de Dieu*. En d'autres termes, les hommes - à qui est confiée l'image qu'ils se font de l'Absolu, ce qui s'appelle l'« invention de Dieu » - ont la tâche historique de se « créer » un Dieu de plus en plus humain. « Dorénavant chaque être humain est... comptable aux yeux de tous du visage qu'à l'avenir Dieu présentera au monde. L'humanisation de Dieu, en rendant à l'homme son autonomie morale de créateur des valeurs, devient ainsi le meilleur rempart que l'on peut opposer au risque totalitaire. »

Ce que l'auteur appelle *l'humanisation de Dieu* est le sens même de l'Histoire. C'est un processus qui porte à la fois sur l'homme et sur Dieu. Sur l'homme, dans la mesure où c'est un processus de libération, sur Dieu, dans la mesure où son image évolue de l'oppression à la liberté, de la violence à la miséricorde, de la divinité à l'humanité. Et ce processus, ce n'est pas Dieu qui en a l'initiative, mais l'homme.

Ce processus se lit en particulier dans les religions du Livre où se manifeste une dualité essentielle. D'une part, la Parole devenant Ecriture, ces religions subissent la tentation du totalitarisme et y succombent ; d'autre part, ils contiennent un message libérateur qu'il faut

toujours renforcer, poursuivre, jusque dans la rupture avec toute institution et toute tradition.

Parler de totalitarisme, c'est évoquer non seulement des régimes politiques autoritaires et violents (Hannah Arendt) - en distinguant entre les totalitarismes de la transcendance, à référence divine, et les totalitarismes de l'immanence, à référence humaine (du racisme au scientisme, par exemple) - mais c'est surtout emprunter à Emmanuel Lévinas l'opposition, décisive pour Jacques Pous, entre Totalité et Infini. La Totalité est imposition du Même et exclusion de l'Autre, puis clôture des textes, clôture dogmatique de la vérité... C'est cela, selon l'auteur, qui caractérise les religions monothéistes. Le message libérateur court le risque d'être institutionnalisé, domestiqué, privé de sa puissance révolutionnaire. L'Infini, lui, est projet, avancée, et surtout Espérance - à la suite d'Ernst Bloch, chantre de l'anarchisme religieux.

Ces quelques noms de philosophes situent une pensée dont le profil risque d'être submergé par une masse impressionnante de références : à l'islam, à Jésus, aux mystiques, aux philosophes précisément. Ceci rend ce livre à la fois passionnant et redoutable. A lire comme un miroir de la vie complexe de l'auteur, qui s'affranchit de la foi catholique pour rejoindre les rangs des hommes pleinement conscients de leur devoir à l'égard d'un Dieu qui n'est plus Seigneur ni Maître, mais Lumière de l'humanité en voie de divinisation.

Philibert Secretan

■ Spiritualité

Thérèse Glardon**Ces crises qui nous font naître***Jonas, Mefibosheth, Elie
et les filles de Tselofhad*

Labor et Fides, Genève 2009, 194 p.

Ce livre est un vrai bijou ! L'autrice, qui a étudié l'hébreu à Bordeaux, Paris et Jérusalem, a été maître d'enseignement à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et a aussi suivi une formation en psychologie et à l'intégration psycho-spirituelle.

Partant d'une réflexion que bon nombre de personnes se font : « Je sors de mes problèmes, mais n'y a-t-il rien de plus dans l'existence que la recherche d'un équilibre de vie ? », elle se propose d'aborder la spiritualité non pas théoriquement mais à partir de ses manifestations, de manière phénoménologique. Une spiritualité accessible, mais non pas simpliste, assez forte pour nous propulser dans la vie et la Vie.

Thérèse Glardon va nous inviter à quatre voyages, qui seront loin d'être ordinaires. Nous suivrons Jonas et ses retournements, pleins de cascades et de rebondissements. Jonas fâché, qui finira par entrer dans la compassion de son Dieu. Puis, ce sera le fabuleux destin du petit-fils de Saül, ce roi qui s'est suicidé. Un jeune homme gravement handicapé qui végète comme un réfugié clandestin, loin de la capitale, dans un no man's land. Dans la culture de l'époque, l'apparence physique était de haute importance. Surtout pour un candidat au trône. L'autrice, en fine psychologue, sait nous conduire grâce à ce héros au plus profond de notre être. Son histoire rejoint la nôtre... car ne sommes-nous pas tous plus ou moins des blessés de la confiance, de ceux que, d'une manière ou d'une autre, on a un jour laissés tomber, oubliés, ignorés... Avec Mefibosheth (le nom du petit-fils de Saül), nous sommes invités à accueillir notre fragilité et à réaliser que, déjà dans l'Ancien Testament, Dieu portait un grand intérêt aux handicapés. Et Thérèse Glardon de nous confier que c'est pour cette raison qu'elle a écrit ce texte.

Puis nous découvrons les filles de Tselofhad... Cinq femmes orphelines et célibataires qui réclament et obtiennent de Moïse et de Dieu, une place au soleil et un droit à la terre. Elles vivaient dans un temps très lointain et pourtant on a l'impression qu'elles nous tendent

la main, comme pour continuer la chaîne des femmes de foi qui ont permis la naissance de réalités nouvelles.

Le quatrième héros, c'est Elie, que nous connaissons mieux. Mais Thérèse Glardon va encore nous surprendre. Je vous laisse la joie de vous étonner.

Marie-Luce Dayer

Jean Rigal**Une foi en transhumance**

Desclée de Brouwer, Paris 2009, 264 p.

Professeur d'ecclésiologie pendant 25 ans à l'Université de Toulouse, animateur de multiples sessions, auteur de nombreux ouvrages postulant que la foi chrétienne est toujours située dans le temps et dans l'espace, Jean Rigal se demande ce qu'elle devient lorsqu'elle est confrontée aux nouvelles cultures.

D'abord, nous dit-il, le christianisme n'est pas un enseignement, une sagesse ou un programme d'action, c'est quelqu'un. Ce quelqu'un nous révèle un Dieu qui est dans son être même une relation amoureuse. Et ce quelqu'un ne doit pas être confondu avec le christianisme.

Fort de cette conviction, il va s'appliquer à analyser un éventuel déclin de ce christianisme, une fois confronté aux nouvelles cultures, à de nouvelles croyances et à de nouvelles sensibilités. Il nous parle avec force de la foi en la résurrection des morts, du Symbole de Nicée Constantinople et de celui de Vatican II, pour conclure, au terme de ce long parcours, par une évidence : « La foi chrétienne introduit sur une route inconnue, jalonnée d'étapes où flux et reflux se succèdent comme les mouvements de la mer au pied d'une falaise. »

Faisant siens les mots d'Henri Marron, ancien professeur à la Sorbonne, il nous met en garde : « On n'a pas le droit d'idéaliser le passé, d'imaginer qu'il y eut jamais un temps où il était facile de croire... »

En guise d'au revoir, l'auteur nous offre deux prières, l'une de saint Augustin, l'autre de son cru, pleine de tendresse et de délicatesse.

Marie-Luce Dayer

Bernard Marliangeas

L'eau et l'Esprit

Vie spirituelle et liturgie

Cerf, Paris 2009, 210 p.

La foi chrétienne ne peut être réduite à un parcours individuel que chacun arrangerait à sa façon. Le parcours personnel de chaque croyant a besoin d'être restitué dans une histoire qui ne commence pas avec lui et ne concerne pas que lui. Prier en disciple du Christ demande un apprentissage lié à la découverte de l'Évangile et à la participation à la prière de l'Église.

Dès le début du christianisme, les disciples du Seigneur ressuscité se sont rassemblés pour la prière, comme en témoignent les textes du Nouveau Testament. Des modèles pour la prière se sont mis en place progressivement et c'est ainsi qu'est née la tradition liturgique.

Ce que nous vivons aujourd'hui est la suite d'une longue histoire qui a contribué à donner leur physionomie aux célébrations actuelles. La prière ecclésiale et la célébration des sacrements sont des actions qui manifestent, dans le quotidien des hommes, leur communion de vie avec le Dieu vivant.

L'auteur nous invite à redécouvrir les richesses spirituelles de la liturgie actuelle dans l'Église, que ce soient les prières eucharistiques, celles pour les grandes fêtes de l'année liturgique, la prière au quotidien, la prière des heures ; tout en soulignant l'importance du dimanche, de la réconciliation, du témoignage des saints et de la Mère de Dieu...

Une table des matières très détaillée permet d'accéder aisément à une bonne information sur la liturgie du jour.

Monique Desthieux

■ Pastorale

Franziska Loretan-Saladin,

François-Xavier Amherdt

Prédication : un langage qui sonne juste

Pour un renouvellement poétique

de l'homélie, à partir des réflexions

littéraires de la poétesse Hilde Domin

Saint Augustin, St-Maurice 2009, 224 p.

Un admirateur demanda un jour à Jacques Prévert : « Où trouvez-vous vos idées ? » Réponse : « On ne fait pas de la poésie avec des idées, mais avec des mots. » Cet ouvrage

honore parfaitement le propos. Quel que soit celui ou celle qui la prononce, l'homélie est une affaire de mots ou, plus précisément, comme le montre Franziska Loretan-Saladin, de langage poétique (même s'il n'est pas que ça).

S'appuyant sur la poésie de Hilde Domin, la démonstration s'organise autour de la « précision indéterminée ». Il s'agit, en effet, de laisser jouer suffisamment le langage pour lui permettre d'accueillir le questionnement et les sentiments des auditeurs. Les exemples de prédication fournis à la fin de l'ouvrage (cinq prédications données durant la Semaine sainte en 2004) sont assez convaincants.

Ce livre ne contient aucune recette ; il s'agit d'une réflexion théorique sur la pratique homilétique. Mais de cette réflexion naît une exigence d'attention non seulement à l'auditoire, mais aussi au langage. Par cette double attention, peut se réaliser le désir de tout prédicateur : croire ce qu'il lit, pour dire ce qu'il a cru et vivre (telle est la vraie poésie) ce qu'il a dit.

Etienne Perrot

Thomas G. Long

Pratiques de la prédication

Positionnements, élaborations, expériences

Labor et Fides, Genève 2009, 308 p.

Les pasteurs et pasteurs, prédicatrices et prédicateurs laïcs, prêtresses et prêtres, diaconesses et diacres, bref tous ceux dont la parole publique s'inscrit dans une liturgie, trouveront avantage à lire ce livre, manuel pratique, nourri de maints exemples. Consulter un sermon, utiliser les textes sacrés et l'expérience humaine, valoriser les métaphores, les illustrations sonores ou visuelles, le ton, la longueur.

Outre les professionnels de l'éloquence sacrée, ce livre intéressera également les fidèles par sa théologie sous-jacente. Thomas Long considère en effet le prédicateur à la manière de l'*Ecclésiaste* de la Bible, comme un membre issu de sa communauté et dont le service est celui du témoignage. Le contresens du titre français (*The witness of preaching*, littéralement « le témoignage de la prédication », est traduit faussement par *Pratiques de la prédication*) est donc regrettable. Le côté utilitaire du propos est renforcé par le sous-titre. Là encore c'est dommage.

Le rituel catholique romain le rappelle : au moment où il reçoit solennellement le livre des Écritures, le diacre est invité non seulement à croire ce qu'il lit, mais à enseigner ce qu'il aura cru (et non pas ce qu'il aura lu). La prédication comme témoignage est à ce prix.

Etienne Perrot

■ Témoignages

Martine Lagardette

Comment j'ai surmonté la maladie d'Alzheimer d'un proche

Editions Milan, Toulouse 2009, 110 p.

Lorsque le diagnostic de la maladie d'Alzheimer est posé, le choc est bouleversant pour la personne concernée et pour l'entourage. Les six témoignages rassemblés dans ce petit ouvrage décrivent, sobrement et profondément, quelques-unes des étapes qui, en ces circonstances éprouvantes, seront ou sont à franchir : du déni à la révolte, le réaménagement du quotidien et des rôles nouveaux à exercer.

En effet, des vagues de sentiments contradictoires habitent ceux et celles qui vivent auprès et avec ceux et celles qui, progressivement, deviennent dépendants : la culpabilité de n'avoir pas pu interpréter à temps les symptômes annonciateurs du changement, les moments d'irritabilité et d'impatience, le surmenage, le silence.

Ces précieux récits, tirés de la vie de tous les jours et des nuits, mettent en relief l'importance de normes fondamentales pour les proches : ne pas s'isoler, se faire aider, s'informer. De telles pages gagneront à être méditées par les « spécialistes » de l'accompagnement, de telle sorte qu'ils puissent trouver des mots qui conviennent ou encore qu'ils apprennent à écouter ce qui ne peut être exprimé.

Louis Christiaens

Jacques Lancelot

Antoine Chevrier, passionné de Jésus-Christ, ami des pauvres

Fondateur du Prado 1826-1879

Parole et Silence, Paris 2009, 160 p.

Arrivant à La Guillotière, banlieue de Lyon, en 1850, l'abbé Antoine Chevrier, jeune prêtre, découvre un quartier de pauvres. Impressionné par tant de souffrances, il envi-

sage une vie consacrée aux malheureux. Il achète une salle de bal, le Prado, pour la transformer en centre de formation et en maison d'accueil pour les enfants. Il fonde une congrégation pour venir en aide aux personnes en difficulté. La maison du Limon, au nord de Lyon, est acquise dans ce but. Elle deviendra le Grand Séminaire du Prado. Son livre, *Le Véritable disciple*, rassemble ses réflexions, ses méditations et ses orientations : le Christ demeure au cœur de l'engagement.

Après sa mort, en 1879, à 40 ans, les membres du Prado ont perpétué la vision du fondateur. Actuellement, il y a 1300 prêtres sur les cinq continents, 360 sœurs dans les quartiers défavorisés en Europe, Asie et Amérique latine et 20 frères dans certaines grandes villes. Ami du Curé d'Ars qu'il avait rencontré, le Père Chevrier indique un chemin propice aussi pour notre temps.

L'écriture originale, en petits chapitres, avec une typographie aérée, apporte concision et clarté à ce témoignage de l'ami des pauvres.

Willy Vogelsanger

■ Histoire des Eglises

André Morelle

Raymond Pichard

Le dominicain cathodique

Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2009,

198 p.

C'est un titre astucieux pour évoquer la vie exceptionnelle du Père Pichard, fondateur du *Jour du Seigneur*, émission catholique sur la chaîne de télévision française du service public. Précurseur, pionnier génial, soucieux que l'Eglise ne soit pas en retard dans les nouveaux moyens de communication, ce dominicain visionnaire a lancé la première messe télévisée dès 1948 ! Une initiative extrêmement audacieuse. A ce moment-là, le média télévision était presque confidentiel. Un chiffre étonnant : seuls 3500 postes de télévision existaient alors sur Paris. Cette formidable épopée télévisuelle est donc partie de ce petit nombre de passionnés.

C'est un proche collaborateur du Père Pichard, André Morelle, qui nous la raconte. Expert pendant quarante ans dans l'audiovisuel, il a suivi comment l'Eglise catholique a su se rendre présente sur les écrans de télévision. Une épopée avec ses événements marquants, comme celui du premier mes-

sage du pape Pie XII à la télévision. L'auteur nous introduit dans les coulisses du Vatican, où l'on assiste à cette première intervention télévisée. Pie XII découvre la beauté de l'image où « l'on entend chanter les arbres dans les arbres ». Coopératif, le souverain pontife accepte de changer quelques habitudes oratoires, comme celle de parler avec beaucoup de gestes.

Un livre passionnant, qui replonge dans plus de soixante années d'histoire entre la télévision et l'Église.

François Le Roux

Liliane Crété
Où va-t-on après la mort ?

Le discours protestant sur l'au-delà XVI^e-XVIII^e siècles

Labor et Fides, Genève 2009, 224 p.

C'est à une analyse de la littérature et de la philosophie sur les grandes questions existentielles de la chrétienté, du XVI^e au XVIII^e siècle, que se livre Liliane Crété, théologienne et docteur en littérature anglo-américaine. Elle se plonge dans la vision protestante de Dieu, illustrée, par exemple, par l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné sur la geste huguenote, œuvre qui résume la doctrine réformée du salut par la foi, qu'il oppose aux mensonges des théoriciens papistes. Pour les protestants, le sort des hommes après la mort est lié à leur conception de la rédemption du péché. Rien ne leur étant dû, ils n'ont donc rien à revendiquer, puisque sauvés par la grâce. Leur seule obligation : croire.

L'originalité de ce livre se lit à travers son regard sur les grandes œuvres de la littérature anglo-saxonne habitées ou directement inspirées du récit biblique, comme le grand John Milton et son *Paradise Lost*. Une littérature empreinte d'esprit visionnaire et de fantastique, que ce soit face à l'au-delà, à la fin du monde ou dans sa description de l'Enfer, des démons et de la figure du Mal. L'autrice rappelle la richesse de cette littérature, principalement au cours du grand Réveil, au XVIII^e siècle, dans les pays anglo-saxons.

Avec les Lumières, amorçant la modernité, tournant majeur dans le protestantisme du XVIII^e siècle, Liliane Crété explique comment le dur concept calviniste est abandonné par les pasteurs du XIX^e siècle, comme l'avaient fait Milton, Locke, Wesley et d'autres au nom d'un Dieu plus miséricordieux. Le libre arbitre

est rendu à l'homme. Les notions de mal et de péché susciteront des réponses très variées chez les penseurs protestants du XX^e siècle. Un livre très dense, mais manquant peut-être de synthèse.

Valérie Bory

■ Ethique

Philippe De Woot
Lettre ouverte aux décideurs chrétiens en temps d'urgence

Fragments de sagesse

pour dirigeants d'entreprises

Lethielleux/Desclée de Brouwer, Paris

2009, 222 p.

Voici une sorte de cure d'âme pour les membres de l'Uniapac, association chrétienne internationale de patrons et de cadres. Ce petit livre intéressera tous ceux qui sentent la dimension éthique de la vie d'entreprise.

Philippe de Woot rappelle d'abord les dangers économiques, écologiques, sociaux et politiques de poursuivre de la même façon la croissance. Puis il tire des leçons qui (c'est le grand mérite de l'auteur) ne se réduisent pas aux quelques grands principes moraux admis par tous : justice, transparence, attention à l'environnement et aux personnes d'aujourd'hui et de demain. Son apport original : la dimension spirituelle sans laquelle l'entreprise perd son sens.

Sur fond de citations éclectiques où Eschyle côtoie Maritain, Benoît XVI et Mirabeau, Philippe de Woot pointe ce que semblent ignorer la plupart des professeurs de gestion et des managers : la dimension risquée inhérente à tout acte responsable. A cette démonstration manque le rapport à la loi. L'auteur semble oublier que la somme des pratiques individuelles - fussent-elles exemplaires - ne suffit pas pour atteindre l'intérêt général. La spiritualité vécue dans le monde commence devant cette transcendance qui conduit le décideur à discerner, cas par cas, les compromis acceptables.

Etienne Perrot

Benoît XVI, *La sainteté ne passe pas*. Parole et Silence, Paris 2009, 304 p.

Benoît XVI, *Pensées sur la famille*. Parole et Silence, Paris 2009, 130 p.

Bouchex Raymond, *Nous avons vu sa gloire. L'Évangile du disciple bien-aimé*. Parole et Silence, Paris 2009, 222 p.

Cador Grégoire, *L'héritage de Simon Mpeke. Prêtre de Jésus et frère universel*. Lethielleux/Desclée de Brouwer, Paris 2009, 158 p.

Ceffa Gilbert, *Louis-Adrien Favre, prêtre et patriote-résistant. Dix-huit messages de captivité*. La Salévienne, Saint-Julien-en-Genevois 2009, 178 p.

Chenau Philippe, *L'Église catholique et le communisme en Europe (1917-1989). De Lénine à Jean-Paul II*. Cerf, Paris 2009, 384 p.

*****Col.**, « De l'huile sur les blessures. » *Une réponse aux plaies du divorce et de l'avortement*. Parole et Silence, Paris 2009, 302 p. [42464]

*****Col.**, *Introduction à l'éthique. Penser, croire, agir*. Labor et Fides, Genève 2009, 674 p. [42461]

*****Col.**, *Prêtre du Seigneur dans son Église. Quelques requêtes actuelles de spiritualité sacerdotale*. Parole et Silence, Paris 2009, 270 p. [42427]

*****Col.**, *Qu'est-ce que la vérité ?* Cerf, Paris 2009, 178 p. [42456]

*****Col.**, *Témoins dans l'Esprit saint. I. Contextes et contenus*. Parole et Silence, Paris 2009, 208 p. [42426]

*****Col.**, *Témoins dans l'Esprit saint. II. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. Paradoxes et prophéties*. Parole et Silence, Paris 2009, 206 p. [42474]

Cothenet Edouard, *Découvrir les apocryphes chrétiens. Arts et religion populaire*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 258 p.

Dowek Gilles, *Ces préjugés qui nous encombrant*. Le Pommier, Paris 2009, 118 p.

Ganascia Jean-Gabriel, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?* Le Pommier, Paris 2009, 256 p.

Garnier François, *Voyage d'exploration de l'Indo-Chine*. Olizane, Genève 2009, 574 p.

Gendry Mickael, *L'église, un héritage de Rome. Essai sur les principes et méthodes de l'architecture chrétienne*. L'Harmattan, Paris 2009, 270 p.

Grün Anselm, *Prie et travaille. Une règle de vie chrétienne*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 146 p.

Legrain Michel, *L'Église catholique et le mariage en Occident et en Afrique. T. I. L'Église catholique entre méfiance et espérance*. L'Harmattan, Paris 2009, 176 p.

Legrain Michel, *L'Église catholique et le mariage en Occident et en Afrique. T. II. Ebranlement de l'édifice matrimonial*. L'Harmattan, Paris 2009, 430 p.

Legrain Michel, *L'Église catholique et le mariage en Occident et en Afrique. T. III. Inquiétude des catholiques en Afrique*. L'Harmattan, Paris 2009, 266 p.

Luyaluka Kiatezua Lubanzadio, *Vaincre la sorcellerie en Afrique. Une étude de la spiritualité en milieu kongo*. L'Harmattan, Paris 2009, 156 p.

Montillier Philippe, *Himalaya avec les porteurs du Népal*. Olizane, Genève 2009, 168 p.

Murphy-O'Connor Jérôme, *Ephèse au temps de saint Paul*. Cerf, Paris 2008, 352 p.

Pécheul Emilie, *Sacrés thérapeutes, les Pères du désert !* François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 104 p.

Poletti Rosette, *Comment se dire adieu... Rupture, séparation, deuil*. Jouvence, Genève-Bernex 2009, 124 p.

Serres Michel, *Petites chroniques du dimanche soir, 3. Entretiens avec Michel Polacco*. Le Pommier, Paris 2009, 324 p.

Villepelet Denis, *Les défis de la transmission dans un monde complexe. Nouvelles problématiques catéchétiques*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 470 p.

Weder Hans, *Présent et règne de Dieu. Considérations sur la compréhension du temps chez Jésus et dans le christianisme primitif*. Cerf, Paris 2009, 98 p.

Le pire et le meilleur

Bonne nouvelle, l'horloge de l'apocalypse a été retardée d'une minute en ce début d'année 2010. Créée en 1947 par des savants atomistes pour dénoncer la prolifération des armes nucléaires, et remise périodiquement à l'heure en fonction des divers dangers - nucléaires, mais aussi climatiques et technologiques - qui nous menacent, elle est donc passée de minuit moins cinq à minuit moins six. Ce modeste bonus a été accordé à l'humanité en raison de ses efforts pour réduire l'arsenal nucléaire et pour limiter les émissions de gaz à effet de serre.

Pas de quoi pavoiser, cependant, persifleront les sceptiques et les désespérés. Tôt ou tard, l'heure fatidique de minuit, symbolisant la fin du monde, finira par sonner. Il y a des dangers contre lesquels nous sommes impuissants. Le tremblement de terre en Haïti est venu nous le rappeler avec une indigne cruauté. Comme le disait un rescapé : « Et en plus, on ne peut s'en prendre à personne, c'est la nature qui a fait ça. » J'ai pleuré en regardant ces images. De compassion et de rage aussi. Pour toutes ces victimes enseve-

lies sous les décombres, la fin du monde avait sonné, et personne ne pouvait rien y faire.

Personne, vraiment ? Et Lui, là-haut ? Lui, le créateur de toutes choses ? Lui qui tient le monde dans sa main, comme savent si bien le chanter les chanteurs de gospel. Dans les rues dévastées de Port-au-Prince, il y avait des gens qui chantaient, bras levés vers le ciel : « Jésus, sauve-nous ! » J'admire leur foi. Si j'avais été à leur place, meurtrie et traumatisée, ayant tout perdu y compris ma famille, je n'aurais pas chanté, vraiment pas, j'aurais hurlé, j'aurais gueulé, et c'est mon poing serré que j'aurais brandi vers le ciel vide - enfin, pas si vide que ça, puisque traversé de dizaines, de centaines d'avions, ceux de l'aide humanitaire accourue de tous les coins de la planète...

Paradoxe de notre destinée. Le pire et le meilleur, entrelacés. Bien d'autres horloges que celle de l'apocalypse marquent le déroulement de l'histoire humaine. L'horloge de la solidarité par exemple, qui n'a jamais besoin d'être remontée tant son mécanisme est bien huilé. Plus le globe est à feu et à sang, plus la détresse et la misère explosent, plus son tic-tac résonne avec force et constance, annonçant l'heure, toujours

la même, de l'engagement et du don de soi. Cette horloge-là me fait croire en l'homme. Et donc aussi en Dieu.

Oui, je crois en Dieu à cause de cette kyrielle d'avions partis de tous les continents pour rejoindre Haïti - même s'ils ont eu de la peine à atterrir pour distribuer leur aide. A cause de tous les gens, à travers le monde, qui ont donné des sous pour Haïti dès l'annonce de la catastrophe - même si cet argent ne parviendra jamais à ses destinataires pour cause de désorganisation et/ou de rapacité. A cause de cet élan spontané de bienfaisance, un élan naturel qui semble habiter le cœur de tout humain digne de ce nom - même si Christophe Gallaz, journaliste au Matin, le qualifie, lui, de « pulsion compassionnelle » provoquée par la découverte terrifiante que cela pourrait nous arriver à nous aussi, et par le besoin de nous rassurer nous-mêmes. Et même si la catastrophe d'Haïti va susciter, comme tant d'autres avant elle, autant d'escroqueries que de générosité, même si, après avoir fait la une de nos médias et de nos émois, elle va très vite, hélas ! devenir de l'histoire ancienne - au point que ce billet sera passé d'actualité au moment où il sera publié - je crois en Dieu précisément à cause de ça, de ce duel millénaire entre l'ombre

et la lumière, un combat effectif, pas une légende ni un scénario de film hollywoodien.

« Quelque chose sape la bonne volonté humaine », écrivais-je dans mon billet du mois dernier. Certes, et ce quelque chose s'appelle Satan. Je crois en Dieu à cause de Satan qui se démène comme un beau diable pour nous empoisonner la vie en phagocytant nos élans les plus purs et nos désirs les plus hauts. C'est bien la preuve que nos vies, nos personnes, nos projets sont l'enjeu d'un affrontement formidable dont nous ne percevons que des remous de surface. Ces saletés de plaques tectoniques ont-elles un rôle à jouer dans cette lutte ? Mystère. C'est une des choses que je compte bien demander à Dieu, quand mon heure aura sonné.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



CESSONS CE JEU !
MISONS SUR UN COMMERCE JUSTE :
DROITALIMENTATION.CH



La nourriture réduite à de simples jetons misés sur les marchés mondiaux ? Elle permet alors de juteux profits au détriment des familles paysannes des pays en développement. Résultat : elles ont faim. Par votre manière de consommer et vos dons, aidez les familles du Sud à subsister et à faire valoir leurs droits !



PAIN POUR LE PROCHAIN
ACTION DE CARÊME
En collaboration avec Etre partenaires